

Le Songe d'une nuit d'été

William Shakespeare

Première parution en 1600

Scène I

Athènes.

Le palais de Thésée.

Entrent Thésée, Hippolyte, Philostrate et leur suite.

THÉSÉE

Maintenant, belle Hippolyte, notre heure nuptiale s'avance à grands pas ; quatre heureux jours vont amener une autre lune : oh ! mais que l'ancienne me semble lente à décroître ! Elle retarde mes désirs, comme une marâtre ou une douairière qui laisse sécher le revenu d'un jeune héritier.

HIPPOLYTE

Quatre jours se seront bien vite plongés dans les nuits ; quatre nuits auront bien vite épuisé le temps en rêve ; et alors la lune, telle qu'un arc d'argent qui vient d'être tendu dans les cieux, éclairera la nuit de nos noces solennelles.

THÉSÉE

Va, Philostrate, anime la jeunesse athénienne aux divertissements ; réveille l'esprit vif et leste de la joie ; renvoie aux funérailles la mélancolie : la pâle compagne n'est pas de notre fête.
(Sort Philostrate.)

THÉSÉE *(continuant, à Hippolyte)*

Hippolyte, je t'ai courtisée avec mon épée, et j'ai gagné ton amour en te faisant violence ; mais je veux t'épouser sous d'autres auspices, au milieu de la pompe, des spectacles et des réjouissances.
(Entrent Égée, Hermia, Lysandre et Démétrius.)

ÉGÉE

Heureux soit Thésée, notre duc renommé !

THÉSÉE

Merci, mon bon Égée ; quelle nouvelle apportes-tu ?

ÉGÉE

Je viens, tout tourmenté, me plaindre

de mon enfant, de ma fille Hermia.

(À *Démétrius.*)

Avancez, Démétrius.

(À *Thésée.*)

Mon noble seigneur,
ce jeune homme a mon consentement pour l'épouser.

(À *Lysandre.*)

Avancez, Lysandre.

(À *Thésée.*)

Et celui-ci, mon gracieux duc,
a ensorcelé le cœur de mon enfant.

(À *Lysandre.*)

Oui, c'est toi, toi, Lysandre, toi qui lui as donné ces vers
et qui as échangé avec ma fille des gages d'amour.

Tu as, au clair de lune, chanté sous sa fenêtre
des vers d'un amour trompeur, avec une voix trompeuse :
tu lui as arraché l'expression de sa sympathie avec
des bracelets faits de tes cheveux, des bagues, des babioles, des devises,
des brimborions, des fanfreluches, des bouquets, des bonbons : messagers
d'un grand ascendant sur la tendre jeunesse.

À force de ruse tu as volé le cœur de ma fille,
et changé l'obéissance qu'elle me doit
en indocilité revêche. Maintenant, mon gracieux duc,
si par hasard elle osait devant votre grâce
refuser d'épouser Démétrius,
je réclame l'ancien privilège d'Athènes.

Comme elle est à moi, je puis disposer d'elle :
or, je la donne soit à ce gentilhomme,
soit à la mort, en vertu de notre loi
qui a prévu formellement ce cas.

THÉSÉE

Que dites-vous, Hermia ? Réfléchissez, jolie fille :
pour vous votre père doit être comme un dieu ;
c'est lui qui a créé votre beauté : oui,
pour lui vous n'êtes qu'une image de cire
pétrée par lui et dont il peut
à son gré maintenir ou détruire la forme.
Démétrius est un parfait gentilhomme.

HERMIA

Et Lysandre aussi.

THÉSÉE

Oui, parfait en lui-même.
Mais, sous ce rapport, comme il n'a pas l'agrément de votre père,
l'autre doit être regardé comme le plus parfait.

HERMIA

Je voudrais seulement que mon père vît par mes yeux.

THÉSÉE

C'est plutôt à vos yeux de voir par le jugement de votre père.

HERMIA

Je supplie votre grâce de me pardonner.
J'ignore quelle puissance m'enhardit,
ou combien ma modestie se compromet
à déclarer mes sentiments devant un tel auditoire.
Mais je conjure votre grâce de me faire connaître
ce qui peut m'arriver de pire dans le cas
où je refuserais d'épouser Démétrius.

THÉSÉE

C'est, ou de subir la mort, ou d'abjurer
pour toujours la société des hommes.
Ainsi, belle Hermia, interrogez vos goûts,
consultez votre jeunesse, examinez bien vos sens.
Pourrez-vous, si vous ne souscrivez pas au choix de votre père,
endurer la livrée d'une religieuse,
à jamais enfermée dans l'ombre d'un cloître,
et vivre toute votre vie en sœur stérile,
chantant des hymnes défaillants à la froide lune infructueuse ?
Trois fois saintes celles qui maîtrisent assez leurs sens
pour accomplir ce pèlerinage virginal !
Mais le bonheur terrestre est à la rose qui se distille,
et non à celle qui, se flétrissant sur son épine vierge,
croît, vit et meurt dans une solitaire béatitude.

HERMIA

Ainsi je veux croître, vivre et mourir, monseigneur,
plutôt que d'accorder mes virginales faveurs
à ce seigneur dont le joug m'est répulsif
et à qui mon âme ne veut pas conférer de souveraineté.

THÉSÉE

Prenez du temps pour réfléchir ; et, le jour de la lune nouvelle
qui doit sceller entre ma bien-aimée et moi
l'engagement d'une union impérissable,
ce jour-là, soyez prête à mourir
pour avoir désobéi à la volonté de votre père,
ou à épouser Démétrius, comme il le désire,
ou bien à prononcer sur l'autel de Diane
un vœu éternel d'austérité et de célibat.

DÉMÉTRIUS

Fléchissez, douce Hermia. Et toi, Lysandre, fais céder ton titre caduc à mon droit évident.

LYSANDRE

Vous avez l'amour de son père, Démétrius.
Épousez-le, et laissez-moi l'amour d'Hermia.

ÉGÉE

Moqueur Lysandre ! Oui, vraiment, j'aime Démétrius ;
et, ce qui est à moi, mon amour veut le lui céder ;
et ma fille est à moi ; et tous mes droits sur elle,
je les transmets à Démétrius.

LYSANDRE (à Thésée)

Monseigneur, je suis aussi bien né que lui,
et aussi bien partagé ; mon amour est plus grand que le sien ;
ma fortune est sous tous les rapports aussi belle,
sinon plus belle, que celle de Démétrius,
et, ce qui est au-dessus de toutes ces vanités,
je suis aimé de la belle Hermia.
Pourquoi donc ne poursuivrais-je pas mes droits ?
Démétrius, je le lui soutiendrai en face,
a fait l'amour à Héléna, la fille de Nédar,
et a gagné son cœur : et elle, la charmante, elle raffole,
raffole jusqu'à la dévotion, raffole jusqu'à l'idolâtrie,
de cet homme taré et inconstant.

THÉSÉE

Je dois avouer que je l'ai entendu dire,
et je voulais en parler à Démétrius ;
mais, absorbé par mes propres affaires,
mon esprit a perdu de vue ce projet. Venez, Démétrius ;
venez aussi, Égée ; nous sortirons ensemble,
j'ai des instructions particulières à vous donner à tous deux.
Quant à vous, belle Hermia, résignez-vous
à conformer vos caprices à la volonté de votre père :
sinon, la loi d'Athènes,
que je ne puis nullement adoucir,
vous condamne à la mort ou à un vœu de célibat.
Venez, mon Hippolyte ; qu'avez-vous, mon amour ?
Démétrius ! Égée ! suivez-moi ;
j'ai besoin de vous pour une affaire
qui regarde nos noces ; et je veux causer avec vous
de quelque chose qui vous touche vous-mêmes de près.

ÉGÉE

Nous vous suivons et par devoir et par plaisir.
(*Thésée, Hippolyte, Égée, Démétrius et la suite sortent.*)

LYSANDRE

Qu'y a-t-il, mon amour ? pourquoi votre joue est-elle si pâle ?
Par quel hasard les roses se fanent-elles là si vite ?

HERMIA

Peut-être faute de pluie ; et je pourrais bien
en faire tomber par un orage de mes yeux.

LYSANDRE

Hélas ! d'après tout ce que j'ai pu lire dans l'histoire
ou appris par ouï-dire,
l'amour vrai n'a jamais suivi un cours facile.
Tantôt ç'a été la différence de naissance...

HERMIA

Ô contrariété ! être enchaîné à plus bas que soi !

LYSANDRE

Tantôt, on a été mal greffé sous le rapport des années...

HERMIA

Ô malheur ! être engagé à plus jeune que soi !

LYSANDRE

Tantôt tout a dépendu du choix des parents...

HERMIA

Ô enfer ! choisir ses amours par les yeux d'autrui !

LYSANDRE

Ou, si par hasard la sympathie répondait au choix,
la guerre, la mort, la maladie venaient assiéger cette union,
et la rendre éphémère comme un son,
fugitive comme une ombre, courte comme un rêve,
rapide comme un éclair qui, dans une nuit profonde,
découvre par accès le ciel et la terre,
et que la gueule des ténèbres dévore,
avant qu'on ait pu dire : Regardez !
Si prompt est tout ce qui brille à s'évanouir !

HERMIA

Si les vrais amants ont toujours été traversés ainsi,
c'est en vertu d'un édit de la destinée ;
supportons donc patiemment ces épreuves,

puisqu'elles sont une croix nécessaire,
aussi inhérente à l'amour que la rêverie, les songes, les soupirs,
les désirs et les pleurs, ce triste cortège de la passion.

LYSANDRE

Sage conseil ! Écoute-moi donc, Hermia :
j'ai une tante qui est veuve, une douairière,
qui a de gros revenus et n'a pas d'enfants.
Elle demeure à sept lieues d'Athènes,
et elle me traite comme son fils unique.
Là, gentille Hermia, je pourrai t'épouser ;
dans ce lieu, la cruelle loi d'Athènes
ne peut nous poursuivre. Ainsi, si tu m'aimes,
évade-toi de la maison de ton père demain soir ;
et je t'attendrai dans le bois, à une lieue de la ville,
là où je t'ai rencontrée une fois avec Héléna,
pour célébrer la première aurore de mai.

HERMIA

Mon bon Lysandre !
Je te le jure, par l'arc le plus puissant de Cupidon,
par sa plus belle flèche à tête dorée,
par la candeur des colombes de Vénus,
par la déesse qui tresse les âmes et favorise les amours,
par le feu qui brûla la reine de Carthage,
alors qu'elle vit sous voiles le parjure Troyen,
par tous les serments que les hommes ont brisés,
plus nombreux que tous ceux que les femmes ont faits,
à cette même place que tu m'as désignée,
demain sans faute j'irai te rejoindre.

LYSANDRE

Tiens ta promesse, amour. Regarde, voici venir Héléna.
(*Entre Héléna.*)

HERMIA

Que Dieu assiste la belle Héléna ! Où allez-vous ?

HÉLÉNA

Vous m'appellez belle ? Rétractez ce mot-là.
Démétrius aime votre beauté. Ô heureuse beauté !
Vos yeux sont des étoiles polaires ; et le doux son de votre voix
est plus harmonieux que ne l'est pour le berger le chant de l'alouette,
alors que le blé est vert et qu'apparaissent les bourgeons d'aubépine.
La maladie est contagieuse ; oh ! que la grâce ne l'est-elle !
j'attraperais la vôtre, charmante Hermia, avant de m'en aller.
Mon oreille attraperait votre voix ; mon œil, votre regard ;

ma langue, la suave mélodie de votre langue.
Si le monde était à moi, Démétrius excepté,
je donnerais tout le reste pour être changée en vous.
Oh ! apprenez-moi le secret de votre mine, et par quel art
vous réglez les battements du cœur de Démétrius.

HERMIA

Je lui fais la moue, pourtant il m'aime toujours.

HÉLÉNA

Oh ! puisse votre moue enseigner sa magie à mes sourires !

HERMIA

Je lui donne mes malédictions, pourtant il me donne son amour.

HÉLÉNA

Oh ! puissent mes prières éveiller la même affection !

HERMIA

Plus je le hais, plus il me poursuit.

HÉLÉNA

Plus je l'aime, plus il me hait.

HERMIA

S'il est fou, Héléna, la faute n'en est pas à moi.

HÉLÉNA.

Non, mais à votre beauté ! Que n'est-ce la faute de la mienne !

HERMIA

Consolez-vous ; il ne verra plus mon visage ;
Lysandre et moi, nous allons fuir de ces lieux.
Avant que j'eusse vu Lysandre,
Athènes était comme un paradis pour moi.
Oh ! quel charme possède donc mon amour
pour avoir ainsi change ce ciel en enfer ?

LYSANDRE

Héléna, nous allons vous dévoiler nos projets.
Demain soir, quand Phébé contempera
son visage d'argent dans le miroir des eaux,
et ornera de perles liquides les lames du gazon,
à cette heure qui cache toujours la fuite des amants,
nous avons résolu de franchir à la dérobée les portes d'Athènes.

HERMIA

Vous rappelez-vous le bois où souvent, vous et moi,

nous aimions à nous coucher sur un lit de molles primevères,
en vidant le doux secret de nos cœurs ?
C'est là que nous nous retrouverons, mon Lysandre et moi,
pour aller ensuite, détournant nos regards d'Athènes,
chercher de nouveaux amis et un monde étranger.
Adieu, douce compagne de mes jeux : prie pour nous,
et puisse une bonne chance t'accorder ton Démétrius !
Tiens parole, Lysandre. Il faut que nous sevrions nos regards
de la nourriture des amants, jusqu'à demain, à la nuit profonde.
(*Sort Hermia.*)

LYSANDRE

Je tiendrai parole, mon Hermia. Adieu, Héléna.
Puisse Démétrius vous rendre adoration pour adoration !
(*Sort Lysandre.*)

HÉLÉNA

Comme il y a des êtres plus heureux que d'autres !
Je passe dans Athènes pour être aussi belle qu'elle.
Mais à quoi bon ? Démétrius n'est pas de cet avis.
Il ne veut pas voir ce que voient tous, excepté lui.
Nous nous égarons, lui, en s'affolant des yeux d'Hermia ;
moi, en m'éprenant de lui.
À des êtres vulgaires et vils, qui ne comptent même pas,
l'amour peut prêter la noblesse et la grâce.
L'amour ne voit pas avec les yeux, mais avec l'imagination ;
aussi représente-t-on aveugle le Cupidon ailé.
L'amour en son imagination n'a pas le goût du jugement.
Des ailes et pas d'yeux : voilà l'emblème de sa vivacité étourdie.
Et l'on dit que l'amour est un enfant,
parce qu'il est si souvent trompé dans son choix.
Comme les petits espiègles qui en riant manquent à leur parole,
l'enfant Amour se parjure en tous lieux.
Car, avant que Démétrius remarquât les yeux d'Hermia,
il jurait qu'il était à moi : c'était une grêle de serments,
mais, aux premières ardeurs qu'Hermia lui a fait sentir, cette grêle
s'est dissoute et tous les serments se sont fondus...
Je vais lui révéler la fuite de la belle Hermia.
Alors il ira, demain soir, dans le bois
la poursuivre ; et, si pour cet avertissement
j'obtiens de lui un remerciement, je serai richement récompensée.
Aussi bien j'espère, pour payer ma peine,
aller là-bas, et en revenir dans sa compagnie.
(*Elle sort.*)

Scène II

Même ville, une échoppe.

Entrent Étriqué, Bottom, Flûte, Groin, Lecoing et Meurt de faim.

LECOING

Toute notre troupe est-elle ici ?

BOTTOM

Vous feriez mieux de les appeler tous l'un après l'autre, en suivant la liste.

LECOING

Voici sur ce registre les noms de tous ceux qui, dans Athènes, ont été jugés capables de jouer notre intermède devant le duc et la duchesse, pendant la soirée de leurs noces.

BOTTOM

Dites-nous d'abord, mon bon Pierre Lecoing, quel est le sujet de la pièce ; puis vous lirez les noms des acteurs ; et ainsi vous arriverez à un résultat.

LECOING

Morguienne, notre pièce c'est La très-lamentable comédie et la très-cruelle mort de Pyrame et Thisbé.

BOTTOM

Un vrai chef-d'œuvre, je vous assure, et bien amusant... Maintenant, mon bon Pierre Lecoing, appelez vos acteurs en suivant la liste... Messieurs, alignez-vous.

LECOING

Répondez quand je vous appellerai... Nick Bottom, tisserand.

BOTTOM

Présent. Nommez le rôle qui m'est destiné, et continuez.

LECOING

Vous, Nick Bottom, vous êtes inscrit pour le rôle de Pyrame.

BOTTOM

Qu'est-ce que Pyrame ? Un amoureux ou un tyran ?

LECOING

Un amoureux qui se tue très galamment par amour.

BOTTOM

Pour bien jouer ce rôle, il faudra quelques pleurs. Si j'en suis chargé, gare aux yeux de l'auditoire !

Je provoquerai des orages, j'aurai une douleur congrue.

(À Lecoing.)

Passez aux autres... Pourtant, c'est comme tyran que j'ai le plus de verve. Je pourrais jouer Herculès d'une façon rare : un rôle à crever un chat, à faire tout éclater.

Les furieux rocs,

De leurs frissonnants chocs,

Briseront les verrous

Des portes des prisons,

Et de Phibus le char

De loin brillera,

Et fera et défera

Les stupides destins.

Voilà du sublime !... Maintenant nommez la reste des acteurs... Ceci est le ton d'Herculès, le ton d'un tyran ; un amant est plus plaintif.

LECOING

François Flûte, raccommodeur de soufflets.

FLÛTE

Voici, Pierre Lecoing.

LECOING

Il faut que vous preniez Thisbé sur vous.

FLÛTE

Qu'est-ce que Thisbé ? Un chevalier errant ?

LECOING

C'est la dame que Pyrame doit aimer.

FLÛTE

Non, vraiment, ne me faites pas jouer une femme ; j'ai la barbe qui me vient.

LECOING

C'est égal ; vous jouerez avec un masque, et vous ferez la petite voix autant que vous voudrez.

BOTTOM

Si je peux cacher ma figure, je demande à jouer aussi Thisbé. Je parlerai avec une voix monstrueusement petite. Comme ceci :

Thisne ! Thisne !

Ah ! Pyrame, mon amant chéri, ta Thisbé chérie ! ta dame chérie !

LECOING

Non, non ; il faut que vous jouiez Pyrame, et vous, Flûte, Thisbé.

BOTTOM

Soit, continuez.

LECOING

Robin Meurt de Faim, le tailleur.

MEURT DE FAIM

Voici, Pierre Lecoing.

LECOING

Robin Meurt de Faim, vous ferez la mère de Thisbé... Thomas Groin, le chaudronnier.

GROIN

Voici, Pierre Lecoing.

LECOING

Vous, le père de Pyrame ; moi, le père de Thisbé... Vous, Étriqué, le menuisier, vous aurez le rôle du lion... Et voilà, j'espère, une pièce bien distribuée.

ETRIQUÉ

Avez-vous le rôle du lion par écrit ? Si vous l'avez, donnez-le-moi, je vous prie, car je suis lent à apprendre.

LECOING

Vous pouvez improviser, car il ne s'agit que de rugir.

BOTTOM

Laissez-moi jouer le lion aussi ; je rugirai si bien que ça mettra tout le monde en belle humeur de m'entendre ; je rugirai de façon à faire dire au duc : Qu'il rugisse encore ! qu'il rugisse encore !

LECOING

Si vous le faisiez d'une manière trop terrible, vous effraieriez la duchesse et ces dames, au point de les faire crier ; et c'en serait assez pour nous faire tous pendre.

TOUS

Cela suffirait pour que nos mères eussent chacune un fils pendu.

BOTTOM

Je conviens, mes amis, que, si vous rendiez ces dames folles de terreur, il leur resterait juste assez de raison pour nous faire pendre. Mais je contiendrai ma voix, de façon à vous rugir aussi doucement qu'une colombe à la becquée. Je vous rugirai à croire que c'est un rossignol.

LECOING

Vous ne pouvez jouer que Pyrame. Pyrame, voyez-vous, est un homme au doux visage ; un homme accompli, comme on doit en voir un jour d'été ; un homme très-aimable et très comme il faut ; donc, il faut absolument que vous jouiez Pyrame.

BOTTOM

Allons, je m'en chargerai. Quelle est la barbe qui m'irait le mieux pour ce rôle-là ?

LECOING

Ma foi, celle que vous voudrez.

BOTTOM

Je puis vous jouer ça avec une barbe couleur paille, ou avec une barbe couleur orange, ou avec une barbe couleur pourpre, ou avec une barbe couleur de couronne de Vénus, parfaitement jaune.

LECOING

Ces couronnes-là n'admettent guère le poil ; vous joueriez donc votre rôle sans barbe... Mais, messieurs, voici vos rôles ; et je dois vous supplier, vous demander et vous recommander de les apprendre pour demain soir. Nous nous réunirons dans le bois voisin du palais, à un mille de la ville, au clair de la lune ; c'est là que nous répéterons. Car, si nous nous réunissons dans la ville, nous serons traqués par les curieux, et tous nos effets seront connus. En attendant, je vais faire la note de tous les objets nécessaires pour la mise en scène. Je vous en prie, ne me manquez pas.

BOTTOM

Nous nous y trouverons ; et nous pourrons répéter là avec plus de laisser-aller et de hardiesse. Appliquez-vous ; soyez parfaits ; adieu.

LECOING

Au chêne du duc, le rendez-vous.

BOTTOM

Suffit. Nous y serons, eussions-nous, ou non, une corde cassée à notre arc.
(Ils sortent.)

Scène III

Un bois près d'Athènes. Il fait nuit. La lune brille.
Une Fée entre par une porte et Puck par une autre.

PUCK

Eh bien ! esprit, où errez-vous ainsi ?

LA FÉE

Par la colline, par la vallée,
à travers les buissons, à travers les ronces,
par les parcs, par les haies,
à travers l'eau, à travers le feu,
j'erre en tous lieux,
plus rapide que la sphère de la lune.
Je sers la reine des fées,
et j'humecte les cercles qu'elle trace sur le gazon.
Les primevères les plus hautes sont ses pensionnaires.
Vous voyez des taches sur leurs robes d'or :
ce sont les rubis, les bijoux de la fée,
taches de rousseur d'où s'exhale leur senteur.
Il faut maintenant que j'aie chercher des gouttes de rosée,
pour suspendre une perle à chaque oreille d'ours.
Adieu, toi, bouffon des esprits, je vais partir.
Notre reine et tous ses elfes viendront ici tout à l'heure.

PUCK

Le roi donne ici ses fêtes cette nuit.
Veille à ce que la reine ne s'offre pas à sa vue ;
car Obéron est dans une rage épouvantable,
parce qu'elle a pour page
un aimable enfant volé à un roi de l'Inde.
Elle n'a jamais eu un plus charmant captif ;
et Obéron jaloux voudrait faire de l'enfant
un chevalier de sa suite, pour parcourir les forêts sauvages.
Mais elle retient de force l'enfant bien-aimé,
la couronne de fleurs, et en fait toute sa joie.
Chaque fois maintenant qu'ils se rencontrent, au bois, sur le gazon,
près d'une limpide fontaine, à la clarté du ciel étoilé,
le roi et la reine se querellent : si bien que tous leurs sylphes effrayés
se fourrent dans la coupe des glands et s'y cachent.

LA FÉE

Ou je me trompe bien sur votre forme et vos façons,

ou vous êtes cet esprit malicieux et coquin
qu'on nomme Robin Bonenfant. N'êtes-vous pas celui
qui effraie les filles du village,
écrème le lait, tantôt dérange le moulin,
et fait que la ménagère s'essouffle vainement à la baratte,
tantôt empêche la boisson de fermenter,
et égare la nuit les voyageurs, en riant de leur peine ?
Ceux qui vous appellent Hobgoblin et charmant Puck,
vous faites leur ouvrage, et vous leur portez bonheur.
N'êtes-vous pas celui-là ?

PUCK

Tu dis vrai ;
je suis ce joyeux rôdeur de nuit.
J'amuse Obéron, et je le fais sourire
quand je trompe un cheval gras et nourri de fèves,
en hennissant comme une pouliche coquette.
Parfois je me tapis dans la tasse d'une commère
sous la forme exacte d'une pomme cuite ;
et, lorsqu'elle boit, je me heurte contre ses lèvres,
et je répands l'ale sur son fanon flétri.
La matrone la plus sage, contant le conte le plus grave,
me prend parfois pour un escabeau à trois pieds ;
alors je glisse sous son derrière ; elle tombe,
assise comme un tailleur, et est prise d'une quinte de toux ;
et alors toute l'assemblée de se tenir les côtes et de rire,
et de pouffer de joie, et d'éternuer, et de jurer
que jamais on n'a passé de plus gais moments.
Mais, place, fée ! voici Obéron qui vient.

LA FÉE

Et voici ma maîtresse. Que n'est-il parti !
(Obéron entre avec son cortège d'un côté, Titania, avec le sien, de l'autre.)

OBÉRON

Fâcheuse rencontre au clair de lune, fière Titania !

TITANIA

Quoi, jaloux Obéron ? Féés, envolons-nous d'ici :
j'ai abjuré son lit et sa société.

OBÉRON

Arrête, impudente coquette. Ne suis-je pas ton seigneur ?

TITANIA

Alors, que je sois ta dame ! Mais je sais
qu'il t'est arrivé de t'enfuir du pays des féés

pour aller tout le jour t'asseoir sous la forme de Corin,
jouant du chalumeau, et adressant de tendres vers
à l'amoureuse Phillida. Pourquoi es-tu ici,
de retour des côtes les plus reculées de l'Inde ?
C'est, ma foi, parce que la fanfaronne Amazone,
votre maîtresse en bottines, vos amours guerrières,
doit être mariée à Thésée ; et vous venez
pour apporter à leur lit la joie et la prospérité !

OBÉRON

Comment n'as-tu pas honte, Titania,
d'attaquer mon caractère à propos d'Hippolyte,
sachant que je sais ton amour pour Thésée ?
Ne l'as-tu pas, à la lueur de la nuit, emmené
des bras de Périgénie, qu'il avait ravie ?
Ne lui as-tu pas fait violer sa foi envers la belle Églé,
envers Ariane et Antiope ?

TITANIA

Ce sont les impostures de la jalousie.
Jamais, depuis le commencement de la mi-été,
nous ne nous sommes réunies sur la colline, au vallon, au bois, au pré,
près d'une source cailloutée, ou d'un ruisseau bordé de joncs,
ou sur une plage baignée de vagues,
pour danser nos rondes au sifflement des vents,
sans que tu aies troublé nos jeux de tes querelles.
Aussi les vents, nous ayant en vain accompagnés de leur zéphyr,
ont-ils, comme pour se venger, aspiré de la mer
des brouillards contagieux qui, tombant sur la campagne,
ont à ce point gonflé d'orgueil les plus chétives rivières,
qu'elles ont franchi leurs digues.
Ainsi, le bœuf a traîné son joug en vain,
le laboureur a perdu ses sueurs, et le blé vert
a pourri avant que la barbe fût venue à son jeune épi.
Le parc est resté vide dans le champ noyé,
et les corbeaux se sont engraisés du troupeau mort.
Le mail où l'on jouait à la mérelle est rempli de boue ;
et les délicats méandres dans le gazon touffu
n'ont plus de tracé qui les distingue.
Les mortels humains ne reconnaissent plus leur hiver :
ils ne sanctifient plus les soirées par des hymnes ou des noëls.
Aussi la lune, cette souveraine des flots,
pâle de colère, remplit l'air d'humidité,
si bien que les rhumes abondent.
Grâce à cette intempérie, nous voyons
les saisons changer : le givre à crête hérissée
s'étale dans le frais giron de la rose cramoisie ;

et au menton du vieil Hiver, sur son crâne glacé,
une guirlande embaumée de boutons printaniers
est mise comme par dérision. Le printemps, l'été,
l'automne fécond, l'hiver chagrin échangent
leur livrée habituelle : et le monde effaré
ne sait plus les reconnaître à leurs produits.
Ce qui engendre ces maux,
ce sont nos débats et nos dissensions :
nous en sommes les auteurs et l'origine.

OBÉRON

Mettez-y donc un terme : cela dépend de vous.
Pourquoi Titania contrarierait-elle son Obéron ?
Je ne lui demande qu'un petit enfant volé
pour en faire mon page.

TITANIA

Que votre cœur s'y résigne.
Tout l'empire des fées ne me paierait pas cet enfant.
Sa mère était une adoratrice de mon ordre.
Que de fois, la nuit dans l'air plein d'aromes de l'Inde,
nous avons causé côte à côte !
Assises ensemble sur le sable jaune de Neptune,
nous observions sur les flots les navires marchands,
et nous riions de voir les voiles concevoir
et s'arrondir sous les caresses du vent.
Alors, faisant gracieusement la mine de nager,
avec son ventre gros alors de mon jeune écuyer,
elle les imitait et voguait sur la terre,
pour m'aller chercher de menus présents, et s'en revenir,
comme après un voyage, avec une riche cargaison.
Mais elle était mortelle, et elle est morte de cet enfant ;
et j'élève cet enfant pour l'amour d'elle ;
et, pour l'amour d'elle, je ne veux pas me séparer de lui.

OBÉRON

Combien de temps comptez-vous rester dans ce bois ?

TITANIA

Peut-être jusqu'après les noces de Thésée.
Si vous voulez paisiblement danser dans notre ronde
et voir nos ébats du clair de lune, venez avec nous ;
sinon, fuyez-moi, et j'éviterai les lieux hantés par vous.

OBÉRON

Donne-moi cet enfant, et j'irai avec toi.

TITANIA

Non, pas pour tout ton royaume. Fées, partons :
nous nous fâcherons tout de bon, si je reste plus longtemps.
(*Sort Titania avec sa suite.*)

OBÉRON

Soit, va ton chemin ; tu ne sortiras pas de ce bois
que je ne t'aie châtiée pour cet outrage.
Viens ici, mon gentil Puck. Tu te rappelles l'époque
où, assis sur un promontoire,
j'entendis une sirène, portée sur le dos d'un dauphin,
proférer un chant si doux et si harmonieux
que la rude mer devint docile à sa voix,
et que plusieurs étoiles s'élançèrent follement de leur sphère
pour écouter la musique de cette fille des mers ?

PUCK

Je me rappelle.

OBÉRON

Cette fois-là même, je vis, (*mais tu ne pus le voir,*)
je vis voler, entre la froide lune et la terre,
Cupidon tout armé : il visa
une belle vestale, trônant à l'Occident,
et décocha de son arc une flèche d'amour assez violente
pour percer cent mille cœurs.
Mais je pus voir le trait enflammé du jeune Cupidon
s'éteindre dans les chastes rayons de la lune humide,
et l'impériale prêtresse passa,
pure d'amour, dans sa virginale rêverie.
Je remarquai pourtant où le trait de Cupidon tomba :
il tomba sur une petite fleur d'Occident,
autrefois blanche comme le lait, aujourd'hui empourprée par sa blessure,
que les jeunes filles appellent Pensée d'amour.
Va me chercher cette fleur ; je t'en ai montré une fois la feuille.
Son suc, étendu sur des paupières endormies,
peut rendre une personne, femme ou homme, amoureuse folle
de la première créature vivante qui lui apparaît.
Va me chercher cette plante : et sois de retour
avant que Léviathan ait pu nager une lieue.

PUCK

Je puis faire une ceinture autour de la terre
en quarante minutes.
(*Il sort.*)

OBÉRON

Quand une fois j'aurai ce suc,
j'épierai Titania dans son sommeil,
et j'en laisserai tomber une goutte sur ses yeux.
Le premier être qu'elle regardera en s'éveillant,
que ce soit un lion, un ours, un loup, un taureau,
le singe le plus taquin, le magot le plus tracassier,
elle le poursuivra avec l'âme de l'amour.
Et, avant de délivrer sa vue de ce charme,
ce que je puis faire avec une autre herbe,
je la forcerai à me livrer son page.
Mais qui vient ici ? Je suis invisible ;
et je vais écouter cette conversation.
(Entre Démétrius ; Héléna le suit.)

DÉMÉTRIUS

Je ne t'aime pas, donc ne me poursuis pas.
Où est Lysandre ? et la belle Hermia ?
Je veux tuer l'un, l'autre me tue.
Tu m'as dit qu'ils s'étaient sauvés dans ce bois.
M'y voici, dans le bois, aux abois
de n'y pas rencontrer Hermia.
Hors d'ici ! va-t'en, et cesse de me suivre.

HÉLÉNA

C'est vous qui m'attirez, vous, dur cœur d'aimant ;
mais ce n'est plus du fer que vous attirez, car mon cœur
est pur comme l'acier. Perdez la force d'attirer,
et je n'aurai pas la force de vous suivre.

DÉMÉTRIUS

Est-ce que je vous entraîne ? Est-ce que je vous encourage ?
Est-ce qu'au contraire je ne vous dis pas avec la plus entière franchise :
Je ne vous aime pas et je ne puis pas vous aimer ?

HÉLÉNA

Et je ne vous en aime que davantage.
Je suis votre épagneul, Démétrius,
et plus vous me battez,
plus je vous cajole :
traitez-moi comme votre épagneul, repoussez-moi, frappez-moi,
délaissez-moi, perdez-moi ; seulement, accordez-moi
la permission de vous suivre, toute indigne que je suis.
Quelle place plus humble dans votre amour puis-je mendier,
quand je vous demande de me traiter comme votre chien ?
Eh bien, c'est cependant pour moi une place hautement désirable.

DÉMÉTRIUS

N'excite pas trop mon aversion,
car je souffre quand je te regarde.

HÉLÉNA

Et moi aussi, je souffre quand je vous regarde.

DÉMÉTRIUS

C'est compromettre par trop votre pudeur
que de quitter ainsi la cité, de vous livrer
à la merci d'un homme qui ne vous aime pas,
d'exposer ainsi aux tentations de la nuit
et aux mauvais conseils d'un lieu désert
le riche trésor de votre virginité.

HÉLÉNA

Votre mérite est ma sauvegarde.
Pour moi, il ne fait pas nuit quand je vois votre visage,
aussi ne crois-je pas que je sois dans la nuit.
Ce n'est pas non plus le monde qui manque en ce bois ;
car vous êtes pour moi le monde entier.
Comment donc pourrait-on dire que je suis seule,
quand le monde entier est ici pour me regarder ?

DÉMÉTRIUS

Je vais m'échapper de toi et me cacher dans les fougères,
et te laisser à la merci des bêtes féroces.

HÉLÉNA

La plus féroce n'a pas un cœur comme vous.
Courez où vous voudrez, vous retournerez l'histoire :
Apollon fuit, et Daphné lui donne la chasse ;
la colombe poursuit le griffon ; la douce biche
s'élance pour attraper le tigre. Élan inutile,
quand c'est l'audace qui fuit et la poltronnerie qui court après !

DÉMÉTRIUS

Je ne veux pas écouter tes subtilités ; lâche-moi ;
ou bien, si tu me suis, sois sûre
que je vais te faire outrage dans le bois.

HÉLÉNA

Hélas ! dans le temple, dans la ville, dans les champs,
partout vous me faites outrage. Fi, Démétrius !
vos injures jettent le scandale sur mon sexe :
en amour, nous ne pouvons pas attaquer, comme les hommes ;
nous sommes faites pour qu'on nous courtise, non pour courtiser.
Je veux te suivre et faire un ciel de mon enfer

en mourant de la main que j'aime tant.
(*Sortent Défliétrius et Héléna.*)

OBÉRON

Adieu, nymphe ; avant qu'il ait quitté ce hallier,
c'est toi qui le fuiras, c'est lui qui recherchera ton amour.
(*Rentre Puck.*)

OBÉRON (*à Puck*)

As-tu la fleur ? Sois le bienvenu, rôdeur.

PUCK

Oui, la voilà.

OBÉRON

Donne-la-moi, je te prie.
Je sais un banc où s'épanouit le thym sauvage,
où poussent l'oreille d'ours et la violette branlante.
Il est couvert par un dais de chèvrefeuilles vivaces,
de suaves roses musquées et d'églantiers.
C'est là que dort Titania, à certain moment de la nuit,
bercée dans ces fleurs par les danses et les délices :
c'est là que la couleuvre étend sa peau émaillée,
vêtement assez large pour couvrir une fée.
Alors je teindrai ses yeux avec le suc de cette fleur,
et je la remplirai d'odieuses fantaisies.
Prends aussi de ce suc, et cherche à travers le hallier.
Une charmante dame d'Athènes est amoureuse
d'un jeune dédaigneux : mouille les yeux de celui-ci,
mais veille à ce que le premier être qu'il apercevra
soit cette dame. Tu reconnaîtras l'homme
à son costume athénien.
Fais cela avec soin, de manière qu'il devienne
plus épris d'elle qu'elle n'est éprise de lui.
Et viens me rejoindre sans faute avant le premier chant du coq.

PUCK

Soyez tranquille, monseigneur, votre serviteur obéira.
(*Ils sortent.*)

Scène IV

Une autre partie du bois. Devant le chêne du duc.
Titania arrive avec sa suite.

TITANIA

Allons ! maintenant une ronde et une chanson féerique !
Ensuite, allez-vous-en pendant le tiers d'une minute ;
les unes, tuer les vers dans les boutons de rose musquée,
les autres, guerroyer avec les chauve-souris pour avoir la peau de leurs ailes,
et en faire des cottes à mes petits sylphes, d'autres chasser
le hibou criard qui la nuit ne cesse de huer, effarouché
par nos ébats subtils. Maintenant, endormez-moi de vos chants,
puis, allez à vos fonctions, et laissez-moi reposer.
(*chanson.*)

PREMIÈRE FÉE

Vous, serpents tachetés au double dard,
Hérissons épineux, ne vous montrez pas,
Salamandres, orvets, ne soyez pas malfaisants,
N'approchez pas de la reine des fées.

CHŒUR DES FÉES

Philomèle, avec ta mélodie,
Accompagne notre douce chanson ;
Lulla, Lulla, Lullaby ! Lulla, Lulla, Lullaby !
Que ni malheur, ni charme, ni maléfice
N'atteigne notre aimable dame,
Et bonne nuit, avec Lullaby.

SECONDE FÉE

Araignées fileuses, ne venez pas céans ;
Arrière, faucheux aux longues pattes, arrière !
Noirs escarbots, n'approchez pas.
Vers et limaçons, ne faites aucun dégât.

CHŒUR DES FÉES

Philomèle, avec ta mélodie,
Accompagne notre douce chanson ;
Lulla, Lulla, Lullaby ! Lulla, Lulla, Lullaby !
Que ni malheur, ni charme, ni maléfice
N'atteigne notre aimable dame,
Et bonne nuit, avec Lullaby.

PREMIÈRE FÉE

Maintenant, partons, tout va bien.
Qu'une de nous se tienne à l'écart, en sentinelle !
(Les fées sortent. Titania s'endort.)
(Entre Obéron.)

OBÉRON *(pressant la fleur sur les paupières de Titania)*
Que l'être que tu verras à ton réveil
Soit par toi pris pour amant !
Aime-le et languis pour lui ;
Quel qu'il soit, once, chat, ours,
Léopard ou sanglier au poil hérissé,
Que celui qui apparaîtra à tes yeux,
Quand tu t'éveilleras, soit ton chéri !
Réveille-toi, quand quelque être vil approchera.
(Il sort.)
(Entrent Lysandre et Hermia.)

LYSANDRE

Bel amour, vous vous êtes exténuée à errer dans le bois,
et, à vous dire vrai, j'ai oublié notre chemin.
Nous nous reposerons ici, Hermia, si vous le trouvez bon,
et nous attendrons la clarté secourable du jour.

HERMIA *(s'étendant contre une haie)*

Soit, Lysandre. Cherchez un lit pour vous,
moi, je vais reposer ma tête sur ce banc.

LYSANDRE *(s'approchant d'elle)*

Le même gazon nous servira d'oreiller à tous deux ;
un seul cœur, un seul lit ; deux âmes, une seule foi.

HERMIA

Non, bon Lysandre ; pour l'amour de moi, mon cher,
étendez-vous plus loin, ne vous couchez pas si près.

LYSANDRE

Oh ! saisissez, charmante, la pensée de mon innocence ;
l'amour doit saisir l'intention dans le langage de l'amour.
Je veux dire que nos deux cœurs sont tressés
de façon à n'en faire plus qu'un,
que nos deux âmes sont enchaînées par le même vœu,
de sorte que nous avons deux âmes et une seule foi.
Ne me refusez donc pas un lit à votre côté,
car, en vous serrant sur moi, Hermia, j'exécute un serment.

HERMIA

Lysandre fait de très jolis jeux de mots.
Malheur à ma vertu et à mon honneur,
si j'ai accusé Lysandre de négliger un serment !
Mais, doux ami, au nom de l'amour et de la courtoisie,
serrez-moi de moins près ; l'humaine modestie
exige entre nous la séparation
qui sied à un galant vertueux et à une vierge.
Gardez donc certaine distance, et bonne nuit, doux ami ;
que ton amour ne s'altère pas avant que ta douce vie finisse !

LYSANDRE (*se couchant à distance d'Hermia*)

Je dis : Amen ! amen ! à cette belle prière ;
et j'ajoute : Que ma vie finisse quand finira ma fidélité !
Voici mon lit. Que le sommeil t'accorde tout son repos !

HERMIA

Qu'il en garde la moitié pour en presser tes yeux !
(*Ils s'endorment.*)
(*Entre Puck.*)

PUCK

J'ai parcouru la forêt,
mais je n'ai pas trouvé d'Athénien
sur les yeux duquel j'aie pu éprouver
la vertu qu'a cette fleur d'inspirer l'amour.
Nuit et silence ! Quel est cet homme ?
Il porte un costume athénien ;
c'est celui, m'a dit mon maître,
qui dédaigne la jeune Athénienne ;
et voici la pauvre fille profondément endormie
sur le sol humide et sale.
Jolie âme ! elle n'a pas osé se coucher
près de ce ladre d'amour, de ce bourreau de courtoisie.
Malappris ! je répands sur tes yeux
toute la puissance que ce philtre possède.
Il fait tomber sur les yeux de Lysandre quelques gouttes du suc magique.
Une fois que tu seras éveillé, que l'amour
éloigne à jamais le sommeil de tes yeux !
Réveille-toi dès que je serai parti ;
car il faut que j'aie rejoint Obéron.
(*Il sort.*)
(*Entrent Démétrius et Héléna, courant.*)

HÉLÉNA

Arrête, quand tu devrais me tuer, bien-aimé Démétrius.

DÉMÉTRIUS

Va-t'en, je te l'ordonne. Ne me hante pas ainsi.

HÉLÉNA

Veux-tu donc m'abandonner dans les ténèbres ? Oh ! non !

DÉMÉTRIUS

Arrête, ou malheur à toi ! je veux m'en aller seul.
(*Sort Démétrius.*)

HÉLÉNA

Oh ! cette chasse éperdue m'a mise hors d'haleine !
Plus je prie, moins j'obtiens grâce.
Hermia est heureuse, partout où elle respire ;
car elle a des yeux attrayants et célestes.
Qui a rendu ses yeux si brillants ? ce ne sont pas les larmes amères.
Si c'étaient les larmes, mes yeux en ont été plus souvent baignés que les siens.
Non, non, je suis laide comme une ourse,
car les bêtes qui me rencontrent se sauvent de frayeur.
Il n'est donc pas étonnant que Démétrius
me fuie comme un monstre.
Quel miroir perfide et menteur
m'a fait comparer mes yeux aux yeux étoiles d'Hermia ?
Mais qui est ici ?... Lysandre ! à terre !
mort ou endormi ? Je ne vois pas de sang, pas de blessure.
Lysandre, si vous êtes vivant, cher seigneur, éveillez-vous.

LYSANDRE (*s'éveillant*)

Et je courrai à travers les flammes, pour l'amour de toi,
transparente Héléna ! La nature a ici l'art
de me faire voir ton cœur à travers ta poitrine.
Où est Démétrius ? Oh ! que ce vil nom
est bien un mot fait pour périr à la pointe de mon épée !

HÉLÉNA

Ne dites pas cela, Lysandre ; ne dites pas cela.
Qu'importe qu'il aime votre Hermia ? Seigneur, qu'importe ?
Hermia n'aime toujours que vous : soyez donc heureux.

LYSANDRE

Heureux avec Hermia ? non, je regrette
les fastidieuses minutes que j'ai passées avec elle.
Ce n'est pas Hermia, mais Héléna que j'aime à présent.
Qui n'échangerait une corneille pour une colombe ?
La volonté de l'homme est gouvernée par la raison ;
et la raison dit que vous êtes la plus digne fille.
Ce qui croît n'est mûr qu'à sa saison.
Trop jeune encore, je n'étais pas mûr pour la raison ;

mais, arrivé maintenant au faîte de l'expérience humaine,
ma raison met ma volonté au pas
et me conduit à vos yeux, où je lis
une histoire d'amour, écrite dans le plus riche livre d'amour.

HÉLÉNA

Suis-je donc née pour être si amèrement narguée ?
Quand ai-je mérité de vous cette moquerie ?
N'est-ce pas assez, n'est-ce pas assez, jeune homme
que je n'aie jamais pu, non, que je ne puisse jamais
mériter un doux regard de Démétrius,
sans que vous deviez encore railler mon insuffisance ?
Vous m'outragez, ma foi ; sur ma parole, vous m'outragez
en me courtisant d'une manière si dérisoire.
Mais adieu ! je suis forcée d'avouer
que je vous croyais un seigneur de plus réelle courtoisie.
Oh ! qu'une femme, repoussée par un homme,
soit encore insultée par un autre !
(*Elle sort.*)

LYSANDRE

Elle ne voit pas Hermia... Hermia, dors là, toi,
et puisses-tu ne jamais approcher de Lysandre !
Car, de même que l'indigestion des choses les plus douces
porte à l'estomac le plus profond dégoût,
ou de même que les hérésies, que les hommes abjurent,
sont le plus haïes de ceux qu'elles ont trompés,
de même, toi, mon indigestion, toi, mon hérésie,
sois haïe de tous, et surtout de moi.
Et toi, mon être tout entier, consacre ton amour et ta puissance
à honorer Héléna et à être son chevalier.
(*Il sort.*)

HERMIA (*se dressant*)

À mon secours, Lysandre, à mon secours ! Tâche
d'arracher ce serpent qui rampe sur mon sein !
Ah ! par pitié !... Quel était ce rêve ?
Voyez, Lysandre, comme je tremble de frayeur.
Il me semblait qu'un serpent me dévorait le cœur
et que vous étiez assis, souriant à mon cruel supplice.
Lysandre ! quoi ! éloigné de moi ! Lysandre ! seigneur !
Quoi ! hors de la portée de ma voix ! parti ! pas un son, pas un mot !
Hélas ! où êtes-vous ? parlez, si vous m'entendez ;
parlez, au nom de tous les amours ; je suis presque évanouie de frayeur.
Non ? Alors je vois bien que vous n'êtes pas près de moi :
il faut que je trouve sur-le-champ ou la mort ou vous.
(*Elle sort.*)

(Entrent les Clowns, Lecoing, Étriqué, Bottom, Flûte, Groin et Meurt de Faim.)

BOTTOM

Sommes-nous tous réunis ?

LECOING

Parfait ! parfait ! et voici une place merveilleusement convenable pour notre répétition. Cette pelouse verte sera notre scène, ce fourré d'aubépine nos coulisses, et nous allons mettre ça en action comme nous le mettrons devant le duc.

BOTTOM

Pierre Lecoing...

LECOING

Que dis-tu, bruyant Bottom ?

BOTTOM

Il y a dans cette comédie de Pyrame et Thisbé des choses qui ne plairont jamais. D'abord, Pyrame doit tirer l'épée pour se tuer ; ce que les dames ne supporteront pas. Qu'avez-vous à répondre à ça ?

GROIN

Par Notre-Dame ! ça leur fera une peur terrible.

MEURT DE FAIM

Je crois que nous devons renoncer à la tuerie comme dénoûment.

BOTTOM

Pas le moins du monde. J'ai un moyen de tout arranger. Faites-moi un prologue ; et que ce prologue affecte de dire que nous ne voulons pas nous faire de mal avec nos épées et que Pyrame n'est pas tué tout de bon ; et, pour les rassurer encore mieux, dites que moi, Pyrame, je ne suis pas Pyrame, mais Bottom le tisserand : ça leur ôtera toute frayeur.

LECOING

Soit, nous aurons un prologue comme ça, et il sera écrit en vers de huit et de six syllabes.

BOTTOM

Non ! deux syllabes de plus ! en vers de huit et de huit !

GROIN

Est-ce que ces dames n'auront pas peur du lion ?

MEURT DE FAIM

J'en ai peur, je vous le promets.

BOTTOM

Mes maîtres, réfléchissez-y bien. Amener, Dieu nous soit en aide ! un lion parmi ces dames, c'est une chose fort effrayante ; car il n'y a pas au monde d'oiseau de proie plus terrible que le lion,

voyez-vous ; et nous devons y bien regarder.

GROIN

Eh bien, il faudra un autre prologue pour dire que ce n'est pas un lion.

BOTTOM

Oui, il faudra que vous disiez le nom de l'acteur, et qu'on voie la moitié de son visage à travers la crinière du lion ; il faudra que lui-même parle au travers et qu'il dise ceci ou quelque chose d'équivalent : Mes dames, ou : belles dames, je vous demande, ou : je vous requiers, ou : je vous supplie de ne pas avoir peur, de ne pas trembler ; ma vie répond de la vôtre. Si vous pensiez que je suis venu en vrai lion, ce serait fâcheux pour ma vie. Non, je ne suis rien de pareil : je suis un homme comme les autres hommes. Et alors, ma foi, qu'il se nomme et qu'il leur dise franchement qu'il est Étriqué le menuisier.

LECOING

Allons, il en sera ainsi. Mais il y a encore deux choses difficiles : c'est d'amener le clair de lune dans une chambre ; car, vous savez, Pyrame et Thisbé se rencontrent au clair de lune.

ETRIQUÉ

Est-ce que la lune brillera la nuit où nous jouerons ?

BOTTOM

Un calendrier ! un calendrier ! Regardez dans l'almanach ; trouvez le clair de lune, trouvez le clair de lune.

LECOING

Oui, la lune brille cette nuit-là.

BOTTOM

Eh bien, vous pourriez laisser ouverte une lucarne de la fenêtre dans la grande salle où nous jouerons ; et la lune pourra briller par cette lucarne.

LECOING

Oui ; ou bien quelqu'un devrait venir avec un fagot d'épines et une lanterne et dire qu'il vient pour défigurer ou représenter le personnage du clair de lune. Mais il y a encore autre chose. Il faut que nous ayons un mur dans la grande salle ; car Pyrame et Thisbé, dit l'histoire, causaient à travers la fente d'un mur.

ETRIQUÉ

Vous ne pourrez jamais apporter un mur... Qu'en dites-vous, Bottom ?

BOTTOM

Un homme ou un autre devra représenter le mur : il faudra qu'il ait sur lui du plâtre, ou de l'argile, ou de la chaux pour figurer le mur ; et puis, qu'il tienne ses doigts comme ça, et Pyrame et Thisbé chuchoteront à travers l'ouverture.

LECOING

Si ça se peut, alors tout est bien. Allons, asseyez-vous tous, fils de mères que vous êtes, et répétez vos rôles. Vous, Pyrame, commencez : quand vous aurez dit votre tirade, vous entrerez dans ce taillis, et ainsi de suite, chacun à son moment.

(Entre Puck au fond du théâtre.)

PUCK

Qu'est-ce donc que ces filandreuses brutes qui viennent brailler ici, si près du berceau de la reine des fées ?
Quoi ! une pièce en train ? Je serai spectateur, peut-être acteur aussi, si j'en trouve l'occasion.

LECOING

Parlez, Pyrame... Thisbé, avancez.

PYRAME

Thisbé, les fleurs odieuses ont un parfum suave...

LECOING

Odorantes ! odorantes !

PYRAME

Les fleurs odorantes ont un parfum suave.
Tel celui de ton haleine, ma très-chère Thisbé, chérie.
Mais écoute, une voix ! Arrête un peu ici,
Et tout à l'heure je vais t'apparaître.
(Sort Pyrame.)

PUCK *(à part)*

Le plus étrange Pyrame qui ait jamais joué ici !
(Il sort en suivant Pyrame.)

THISBÉ

Est-ce à mon tour de parler ?

LECOING

Oui, pardieu, c'est à votre tour ; car vous devez comprendre qu'il n'est sorti que pour voir un bruit qu'il a entendu, et qu'il va revenir.

THISBÉ

Très-radieux Pyrame, au teint blanc comme le lis,
Toi dont l'incarnat est comme la rose rouge sur l'églantier triomphant,
Le plus piquant jouvenceau, et aussi le plus aimable Juif,
Fidèle comme un fidèle coursier qui jamais ne se fatigue,
J'irai te retrouver, Pyrame, à la tombe de Nigaud.

LECOING

À la tombe de Ninus, l'homme !... Mais vous ne devez pas dire ça encore : c'est ce que vous

répondrez à Pyrame ; vous dites tout votre rôle à la fois, en confondant toutes les répliques. Entrez, Pyrame : on a passé votre réplique, après ces mots : qui jamais ne se fatigue.

(Reviennent Puck et Bottom, affublé d'une tête d'âne.)

THISBÉ

Fidèle comme le fidèle coursier qui jamais ne se fatigue...

PYRAME

Si je l'étais, belle Thisbé, je ne serais qu'à toi.

LECOING *(apercevant Bottom)*

Ô monstruosité ! ô prodige ! nous sommes hantés !

En prières, mes maîtres ! fuyons, mes maîtres ! au secours !

(Les clowns sortent.)

PUCK

Je vais vous suivre ; je vais vous faire faire un tour
à travers les marais, les buissons, les fourrés, les ronces.

Tantôt je serai cheval, tantôt chien,

cochon, ours sans tête, tantôt flamme ;

et je vais hennir, et aboyer, et grogner, et rugir, et brûler

tour à tour comme un cheval, un chien, un ours, une flamme.

(Il sort.)

BOTTOM

Pourquoi se sauvent-ils ? C'est une farce pour me faire peur.

(Revient Groin.)

GROIN

Ô Bottom, comme tu es changé ! qu'est-ce que je vois sur toi ?

BOTTOM

Ce que vous voyez ? vous voyez une tête d'âne, la vôtre. Voyez-vous ?

(Sort Groin.)

(Revient Lecoing.)

LECOING

Dieu te bénisse, Bottom, Dieu te bénisse ! tu es métamorphosé.

(Il sort.)

BOTTOM

Je vois leur farce ; ils veulent faire de moi un âne, m'effrayer, s'ils peuvent. Mais, ils auront beau faire, je ne veux pas bouger de cette place ; je vais me promener ici de long en large, et chanter, pour qu'ils sachent que je n'ai pas peur.

(Il chante.)

Le merle, si noir de couleur,

Au bec jaune-orange,

La grive à la note si juste,
Le roitelet avec sa petite plume...

TITANIA

Quel est l'ange qui m'éveille de mon lit de fleurs ?

BOTTOM

Le pinson, le moineau, et l'alouette,
Le gris coucou avec son plain-chant,
Dont maint homme écoute la note
Sans oser lui répondre non !
Car, vraiment, qui voudrait mettre son esprit aux prises avec un si fol oiseau ? qui voudrait donner un démenti à un oiseau, eût-il beau crier à tue-tête : coucou ?

TITANIA

Je t'en prie, gentil mortel, chante encore.
Autant mon oreille est énamourée de ta note,
autant mes yeux sont captivés par ta forme,
et la force de ton brillant mérite m'entraîne, malgré moi,
à la première vue, à dire, à jurer que je t'aime.

BOTTOM

M'est avis, madame, que vous avez bien peu de raisons pour ça : et pourtant, à dire vrai, la raison et l'amour ne vont guère de compagnie, par le temps qui court ; c'est grand dommage que d'honnêtes voisins n'essaient pas de les réconcilier. Oui-dà, je sais batifoler dans l'occasion.

TITANIA

Tu es aussi sage que tu es beau.

BOTTOM

Non, je ne suis ni l'un ni l'autre. Mais, si j'avais seulement assez d'esprit pour me tirer de ce bois, j'en aurais assez pour ce que j'en veux faire.

TITANIA

Ne demande pas à sortir de ce bois.
Tu resteras ici, que tu le veuilles ou non.
Je suis un esprit d'un ordre peu commun ;
l'été est une dépendance inséparable de mon empire,
et je t'aime. Donc, viens avec moi ;
je te donnerai des fées pour te servir ;
et elles t'iront chercher des bijoux au fond de l'abîme,
et elles chanteront, tandis que tu dormiras sur les fleurs pressées.
Et je te purgerai si bien de ta grossièreté mortelle
que tu iras comme un esprit aérien.
Fleur des Pois ! Toile d'Araignée ! Phalène ! Grain de Moutarde !
(*Entrent quatre Sylphes.*)

PREMIER SYLPHE

Me voici.

DEUXIÈME SYLPHE

Et moi.

TROISIÈME SYLPHE

Et moi.

QUATRIÈME SYLPHE

Où faut-il que nous allions ?

TITANIA

Soyez aimables et courtois pour ce gentilhomme ;
bondissez dans ses promenades et gambadez à ses yeux ;
nourrissez-le d'abricots et de groseilles,
de grappes pourpres, de figues vertes et de mûres ;
dérobez aux abeilles leurs sacs de miel ;
pour flambeaux de nuit, coupez leurs cuisses enduites de cire,
et allumez-les aux yeux enflammés du ver luisant,
afin d'éclairer mon bien-aimé à son coucher et à son lever ;
et arrachez les ailes des papillons diaprés
pour écarter de ses yeux endormis les rayons de lune.
Inclinez-vous devant lui, sylphes, et faites-lui vos courtoisies.

PREMIER SYLPHE

Salut, mortel !

DEUXIÈME SYLPHE

Salut !

TROISIÈME SYLPHE

Salut !

QUATRIÈME SYLPHE

Salut !

BOTTOM

J'implore du fond du cœur la merci de vos révérences.

(Au premier sylphe.)

Par grâce, le nom de votre révérence ?

PREMIER SYLPHE

Toile d'Araignée.

BOTTOM

Je vous demande votre amitié, cher monsieur Toile d'Araignée ; si je me coupe le doigt, je prendrai

avec vous des libertés.

(Au second Sylphe.)

Votre nom, honnête gentilhomme ?

DEUXIÈME SYLPHE

Fleur des Pois.

BOTTOM

De grâce, recommandez-moi à mistress Cosse, votre mère, et à maître Pois-Chiche, votre père. Cher monsieur Fleur des Pois, je demanderai à faire avec vous plus ample connaissance.

(Au troisième Sylphe.)

Par grâce, votre nom, monsieur ?

TROISIÈME SYLPHE

Grain de Moutarde.

BOTTOM

Cher monsieur Grain de Moutarde, je connais bien vos souffrances ; maint gigantesque rosbif a lâchement dévoré bien des gentilshommes de votre maison. Votre famille m'a fait souvent venir la larme à l'œil, je vous le promets. Je demande à lier connaissance avec vous, bon monsieur Grain de Moutarde.

TITANIA

Allons, escortez-le, conduisez-le à mon berceau.

La lune, il me semble, regarde d'un œil humide ;

et, quand elle pleure, les plus petites fleurs pleurent,
se lamentant sur quelque virginité violée.

Enchaînez la langue de mon bien-aimé ; conduisez-le en silence.

(Ils sortent.)

Scène V

Une autre partie du bois.
Entre Obéron.

OBÉRON

Je suis curieux de savoir si Titania s'est éveillée,
et puis, quel est le premier être qui s'est offert à sa vue
et dont elle a dû s'éprendre éperdûment.

(Entre Puck.)

Voici mon messenger. Eh bien, esprit,
quelle fredaine nocturne viens-tu de faire dans ce bois enchanté ?

PUCK

Ma maîtresse est amoureuse d'un monstre.
Tandis qu'elle prenait
son heure de sommeil
auprès de son berceau discret et consacré,
une troupe de paillasses, d'artisans grossiers,
qui travaillent pour du pain dans les échoppes d'Athènes,
se sont réunis pour répéter une pièce
qui doit être jouée le jour des noces du grand Thésée.
Le niais le plus épais de cette stupide bande,
lequel jouait Pyrame, a quitté la scène
pendant la représentation et est entré dans un taillis ;
je l'ai surpris à ce moment favorable,
et lui ai fixé sur le chef une tête d'âne.
Alors, comme il fallait donner la réplique à sa Thisbé,
mon saltimbanque reparait. Quand les autres l'aperçoivent,
figurez-vous des oies sauvages voyant ramper l'oiseleur,
ou une troupe de choucas à tête rousse,
qui, au bout du mousquet, s'envolent en croassant,
se dispersent et balaiant follement le ciel ;
c'est ainsi qu'à sa vue tous ses camarades se sauvent ;
je trépigne, et tous de tomber les uns sur les autres,
et de crier au meurtre, et d'appeler Athènes au secours.
Leur raison si faible, égarée par une frayeur si forte,
a tourné contre eux les êtres inanimés.
Les épines et les ronces accrochent leurs vêtements,
aux uns, leurs manches, aux autres, leur chapeau : ils laissent partout leurs dépouilles.
Je les ai emmenés, éperdus d'épouvante,
et j'ai laissé sur place le tendre Pyrame métamorphosé.
C'est à ce moment, le hasard ainsi l'a voulu,
que Titania s'est éveillée et s'est aussitôt amourachée d'un âne.

OBÉRON

Cela s'arrange mieux encore que je ne pouvais l'imaginer.
Mais as-tu mouillé les yeux de l'Athénien
avec le philtre d'amour, ainsi que je te l'ai dit ?

PUCK

Je l'ai surpris dormant. C'est encore une chose faite ;
et l'Athénienne était à ses côtés ;
à son réveil, il a dû nécessairement la voir.
(*Entrent Démétrius et Hermia.*)

OBÉRON

Ne t'éloigne pas ; voici notre Athénien.

PUCK

C'est bien la femme, mais ce n'est pas l'homme.

DÉMÉTRIUS (*à Hermia*)

Oh ! pourquoi rebutez-vous ainsi quelqu'un qui vous aime tant ?
Gardez ces murmures amers pour votre amer ennemi.

HERMIA

Je me borne à te gronder, mais je devrais te traiter plus durement encore ;
car tu m'as donné, j'en ai peur, sujet de te maudire.
S'il est vrai que tu aies tué Lysandre dans son sommeil,
déjà dans le sang jusqu'à la cheville, achève de t'y plonger,
et tue-moi aussi.
Le soleil n'est pas plus fidèle au jour
que lui à moi. Se serait-il dérobé ainsi
à Hermia endormie ? Je croirais plutôt
que cette terre peut être percée de part en part, et que la lune,
en traversant le centre, peut aller aux antipodes
éclipser le soleil en plein midi.
Il est impossible que tu ne l'aies pas tué.
Cet air spectral et sinistre est celui d'un assassin.

DÉMÉTRIUS

C'est celui d'un assassiné ; et c'est celui que je dois avoir,
ainsi percé jusqu'au cœur par votre inflexible cruauté.
Vous pourtant, l'assassine, vous avez l'air aussi radieux, aussi serein
que Vénus, là-haut, dans sa sphère étincelante.

HERMIA

Qu'a cela de commun avec mon Lysandre ? où est-il ?
Ah ! bon Démétrius ! veux-tu me le rendre ?

DÉMÉTRIUS

J'aimerais mieux donner sa carcasse à mes limiers.

HERMIA

Arrière, chien ! arrière, monstre ! tu me pousse au delà des bornes de la patience virginale. Tu l'as donc tué ?
Cesse désormais d'être compté parmi les hommes.
Oh ! sois franc une fois, sois franc, fût-ce par amour pour moi : aurais-tu osé regarder en face Lysandre éveillé, toi qui l'as tué endormi ? Oh ! le brave exploit !
Un ver, une vipère n'en pouvaient-ils pas faire autant ?
C'est bien aussi une vipère qui l'a fait ; car une vipère ne pique pas, ô reptile, avec une langue plus double.

DÉMÉTRIUS

Vous épuisez votre colère sur une méprise ;
je ne suis pas souillé du sang de Lysandre,
et il n'est pas mort, que je sache.

HERMIA

Dis-moi, je t'en supplie, qu'il est sain et sauf !

DÉMÉTRIUS

Et, si je pouvais le dire, qu'y gagnerais-je ?

HERMIA

Un privilège, celui de ne jamais me revoir.
Sur ce, je fuis ta présence exécrée ;
qu'il soit mort ou vivant, tu ne me verras plus.
(Elle sort.)

DÉMÉTRIUS

Inutile de la suivre en cette humeur furieuse.
Je vais donc me reposer ici quelques moments.
Les charges du chagrin s'augmentent
de la dette que le sommeil en banqueroute ne lui a pas payée ;
peut-être va-t-il me donner un léger à-compte,
si j'attends ici ses offres.
(Il se couche par terre.)

OBÉRON *(à Puck)*

Qu'as-tu fait ? tu t'es complètement mépris ;
tu as mis la liqueur d'amour sur la vue d'un amant fidèle.
Il doit forcément résulter de ta méprise
l'égarément d'un cœur fidèle, et non la conversion d'un perfide.

PUCK

Ainsi le destin l'ordonne ; pour un homme qui garde sa foi,

des millions doivent faiblir, brisant serments sur serments.

OBÉRON

Cours à travers le bois, plus rapide que le vent,
et cherche à découvrir Héléna d'Athènes ;
elle a le cœur malade, et elle est toute pâle
des soupirs d'amour qui ruinent la fraîcheur de son sang.
Tâche de l'amener ici par quelque illusion.
Au moment où elle paraîtra, je charmerai les yeux de celui-ci.

PUCK

Je pars, je pars ; vois comme je pars ;
plus rapide que la flèche de l'arc du Tartare.
(Il sort.)

OBÉRON *(versant le suc de la fleur sur les yeux de Démétrius)*

Fleur de nuance pourprée,
Blessée par l'archer Cupidon,
Pénètre la prunelle de ses yeux.
Quand il cherchera son amante,
Qu'elle brille aussi splendide
Que la Vénus des cieux.
Se penchant sur Démétrius endormi.
Si, à ton réveil, elle est auprès de toi,
À toi d'implorer d'elle un remède.
(Rentre Puck.)

PUCK

Capitaine de notre bande féérique,
Héléna est à deux pas d'ici ;
Et le jeune homme que j'ai charmé par méprise
Revendique auprès d'elle ses honoraires d'amant.
Assisterons-nous à cette amoureuse parade ?
Seigneur, que ces mortels sont fous !

OBÉRON

Mets-toi de côté : le bruit qu'ils vont faire
Réveillera Démétrius.

PUCK

Alors ils seront deux à courtiser la même ;
Cela seul fera un spectacle réjouissant.
Rien ne me plaît plus
Que ces absurdes contre-temps.
(Entrent Lysandre et Héléna.)

LYSANDRE

Pourquoi vous figurer que je vous courtise par dérision ?
La moquerie et la dérision n'apparaissent jamais en larmes.
Voyez, je pleure en protestant de mon amour ; quand les protestations sont ainsi nées,
toute leur sincérité apparaît dès leur naissance.
Comment peuvent-elles vous sembler en moi une dérision,
quand elles portent ces insignes évidents de la bonne foi ?

HÉLÉNA

Vous déployez de plus en plus votre perfidie.
Quand la foi tue la foi, oh ! l'infamale guerre sainte !
Ces protestations appartiennent à Hermia : voulez-vous donc l'abandonner ?
Quand ils se font contre-poids, les serments ne pèsent plus rien ;
ceux que vous nous offrez, à elle et à moi, mis dans deux plateaux,
se balancent et sont aussi légers que des fables.

LYSANDRE

Je n'avais pas de jugement quand je lui jurai mon amour.

HERMIA

Non, ma foi, pas plus qu'en ce moment où vous l'abandonnez.

LYSANDRE

Démétrius l'aime, et ne vous aime pas.

DÉMÉTRIUS (*s'éveillant*)

Ô Héléna, déesse, nymphe, perfection divine !
à quoi, mon amour, comparerai-je tes yeux ?
Le cristal est de la fange. Oh ! comme elles sont tentantes,
tes lèvres, ces cerises mûres pour le baiser !
Dans sa pure blancheur glacée, la neige du haut Taurus,
que balaie le vent d'est, paraît noire comme le corbeau
quand tu lèves la main. Oh ! laisse-moi donner
à cette princesse de blancheur un baiser, sceau de la béatitude !

HÉLÉNA

Ô rage ! ô enfer ! je vois que vous êtes tous d'accord pour vous jouer de moi !
Si vous étiez civils, si vous connaissiez la courtoisie,
vous ne me feriez pas tous ces outrages.
N'est-ce pas assez de me haïr comme vous le faites,
sans vous liguier du fond de l'âme pour me bafouer ?
Si vous étiez des hommes, comme vous en avez l'apparence,
vous ne voudriez pas traiter ainsi une gente dame,
me prodiguer ces vœux, ces serments, ces louanges exagérés,
quand, j'en suis sûre, vous me haïssez cordialement.
Rivaux tous deux pour aimer Hermia,
vous êtes rivaux aussi pour vous moquer d'Héléna.
Admirable exploit, héroïque entreprise,

d'évoquer les larmes des yeux d'une pauvre fille
avec vos dérisions ! Des gens de noble race
ne voudraient pas offenser ainsi une vierge et mettre à bout
la patience d'une pauvre âme : le tout pour s'amuser !

LYSANDRE

Vous êtes méchant, Démétrius. Ne soyez pas ainsi.
Car vous aimez Hermia ; vous savez, je le sais.
Ici, en toute bonne volonté et de tout mon cœur,
je vous cède mes droits à l'amour d'Hermia ;
léguez-moi, vous, vos droits sur Héléna,
que j'aime et que j'aimerai jusqu'à la mort.

HÉLÉNA

Jamais moqueurs ne perdirent de plus vaines paroles.

DÉMÉTRIUS

Lysandre, garde ton Hermia : je n'en veux plus.
Si je l'aimai jamais, tout cet amour est parti.
Mon cœur n'a séjourné avec elle que comme un convive ;
et le voilà revenu à son foyer, chez Héléna,
pour s'y fixer.

LYSANDRE

Ce n'est pas vrai, Héléna.

DÉMÉTRIUS

Ne calomnie pas une conscience que tu ne connais pas,
de peur qu'à tes dépens je ne te le fasse payer cher.
Tiens, voici venir tes amours ; voici ton adorée.
(Entre Hermia.)

HERMIA

La nuit noire, qui suspend les fonctions de l'œil,
rend l'oreille plus prompte à percevoir.
De ce qu'elle prend au sens de la vue,
elle rend le double à l'ouïe.
Ce n'est pas par mes yeux, Lysandre, que tu as été trouvé ;
c'est mon oreille, et je l'en remercie, qui m'a conduite à ta voix.
Mais pourquoi, méchant, m'as-tu quittée ainsi ?

LYSANDRE

Pourquoi serait-il resté, celui que l'amour pressait de partir ?

HERMIA

Quel amour pouvait presser Lysandre de quitter mon côté ?

LYSANDRE

L'amour de Lysandre, l'amour qui ne lui permettait pas de rester, c'était la belle Héléna ; Héléna qui dore la nuit plus que ces globes incandescents et ces yeux de lumière, là-haut. Pourquoi me cherches-tu ? N'as-tu pas compris que c'est la haine que je te porte qui m'a fait te quitter ainsi ?

HERMIA

Vous ne parlez pas comme vous pensez ; c'est impossible.

HÉLÉNA

Tenez, elle aussi, elle est de ce complot.
Je le vois maintenant, ils se sont concertés, tous trois, pour arranger à mes dépens cette comédie.
Injurieuse Hermia ! fille ingrate !
conspirez-vous, êtes-vous liguée avec ces hommes pour me harceler de cette affreuse dérision ?
Avez-vous oublié toutes les confidences dont nous nous faisons part l'une à l'autre, nos serments d'être sœurs, les heures passées ensemble, alors que nous grondions le temps au pied hâtif de nous séparer ? Oh ! avez-vous tout oublié ?
notre amitié des jours d'école, notre innocence enfantine ?
Que de fois, Hermia, vraies déesses d'adresse, nous avons créé toutes deux avec nos aiguilles une même fleur, toutes deux au même modèle, assises sur le même coussin, toutes deux fredonnant le même chant, sur le même ton toutes deux, comme si nos mains, nos flancs, nos voix, nos âmes eussent été confondus ! Ainsi on nous a vues croître ensemble, comme deux cerises, apparemment séparées, mais réunies par leur séparation même, fruits charmants moulés sur une seule tige ;
deux corps visibles n'ayant qu'un seul cœur ;
deux jumelles aînées ayant droit à un écusson unique, couronné d'un unique cimier !
Et vous voulez déchirer notre ancienne affection en vous joignant à des hommes pour narguer votre pauvre amie ?
Cette action n'est ni amicale ni virginale ;
notre sexe, aussi bien que moi, peut vous la reprocher, quoique je sois seule à ressentir l'outrage.

HERMIA

Vos paroles emportées me confondent ;
je ne vous raille pas ; c'est vous, il me semble, qui me raillez.

HÉLÉNA

N'avez-vous pas excité Lysandre à me suivre par dérision, et à vanter mes yeux et mon visage ?

et engagé votre autre amoureux, Démétrius,
qui, il n'y a qu'un instant, me repoussait du pied,
à m'appeler déesse, nymphe, divine, rare,
précieuse, céleste ? Pourquoi parle-t-il ainsi
à celle qu'il hait ? Et pourquoi Lysandre vous dénie-t-il l'amour dont son cœur est si riche,
et m'offre-t-il hautement son affection,
si ce n'est à votre instigation et par votre consentement ?
Qu'importe que je ne sois pas aussi favorisée que vous,
aussi entourée d'amour, aussi fortunée,
et que, misère suprême, j'aime sans être aimée ?
Vous devriez m'en plaindre et non m'en mépriser.

HERMIA

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

HÉLÉNA

Oui, allez, persévérez, affectez les airs graves.
Faites-moi des grimaces quand je tourne le dos ;
faites-vous des signes entre vous ; soutenez la bonne plaisanterie ;
cette bouffonnerie, bien réussie, trouvera sa chronique.
Si vous aviez un peu de pitié, d'honneur ou de savoir-vivre,
vous ne feriez pas de moi un pareil plastron.
Mais, adieu ! c'est en partie ma faute ;
la mort ou l'absence l'aura bientôt réparée.

LYSANDRE

Arrête, gentille Héléna ; écoute mes excuses,
mon amour, ma vie, mon âme, ma belle Héléna !

HÉLÉNA

Ah ! parfait !

HERMIA (*à Lysandre*)

Cher, cesse de la railler ainsi.

DÉMÉTRIUS

Si les prières ne l'y décident pas, je puis employer la force.

LYSANDRE (*à Démétrius*)

Ta force n'obtiendrait pas plus que ses prières.
Tes menaces sont aussi impuissantes que ses faibles supplications.
Héléna, je t'aime ; sur ma vie, je t'aime ;
je jure, par cette vie que je suis prêt à perdre pour toi,
de convaincre de mensonge quiconque dit que je ne t'aime pas.

DÉMÉTRIUS (*à Héléna*)

Je dis, moi, que je t'aime plus qu'il ne peut aimer.

LYSANDRE (*à Démétrius*)

Si tu prétends cela, viens à l'écart et prouve-le.

DÉMÉTRIUS

Sur-le-champ, allons !

HERMIA (*se pendant au bras de Lysandre*)

Lysandre, à quoi tend tout ceci ?

LYSANDRE

Arrière, vous, Éthiopienne !

DÉMÉTRIUS (*ironiquement, à Lysandre*)

Non, non, monsieur,
affectez de vous emporter ; faites mine de me suivre ;
mais ne venez pas. Vous êtes un homme apprivoisé, allez !

LYSANDRE (*à Hermia qui le retient*)

Va te faire pendre, chatte insupportable ; lâche-moi, vile créature,
ou je vais te secouer de moi comme un serpent.

HERMIA

Pourquoi êtes-vous devenu si grossier ? Que signifie ce changement,
mon doux amour ?

LYSANDRE

Ton amour ? Arrière, fauve Tartare, arrière !
Arrière, médecine dégoûtante ! Odieuse potion, loin de moi !

HERMIA

Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

HÉLÉNA

Oui, sans doute, et vous aussi.

LYSANDRE

Démétrius, je te tiendrai parole.

DÉMÉTRIUS

Je voudrais avoir votre billet ; car, je le vois,
un faible lien vous retient ; je ne me fie pas à votre parole.

LYSANDRE

Eh quoi ! dois-je la frapper, la blesser, la tuer ?
J'ai beau là haïr, je ne veux pas lui faire du mal.

HERMIA (*à Lysandre*)

Eh ! quel mal plus grand pouvez-vous me faire que de me haïr ?
Me haïr ! pourquoi ? Hélas ! qu'est-il donc arrivé, mon amour ?
Ne suis-je pas Hermia ? N'êtes-vous pas Lysandre ?
Je suis maintenant aussi belle que tout à l'heure.
Cette nuit encore, vous m'aimiez, et, cette même nuit, vous m'avez quittée pourtant.
M'avez-vous donc quittée ? Ah ! les dieux m'en préservent !
Quittée sérieusement ?

LYSANDRE

Oui, sur ma vie,
et avec le désir de ne jamais te revoir.
Ainsi, n'aie plus d'espoir, d'incertitude, de doute ;
sois-en certaine, rien de plus vrai ; ce n'est pas une plaisanterie,
je te hais et j'aime Héléna.

HERMIA

Hélas !
(À Héléna.)
Jongleuse ! rongeuse de fleurs !
voleuse d'amour ! c'est donc vous qui êtes venue cette nuit,
et avez volé le cœur de mon amant !

HÉLÉNA

Magnifique, ma foi !
Avez-vous perdu la modestie, la réserve virginale,
le sens de la pudeur ? Quoi ! vous voulez donc arracher
des réponses de colère à mes douces lèvres ?
Arrière ! arrière ! vous, comédienne, vous, marionnette, vous !

HERMIA

Marionnette ! Pourquoi ? Oui, voilà l'explication de ce jeu.
Je le vois, elle aura fait quelque comparaison
entre sa stature et la mienne, elle aura fait valoir sa hauteur ;
et avec cette taille-là, une haute taille,
une taille qui compte, ma foi, elle l'aura dominé, lui.
Êtes-vous donc montée si haut dans son estime,
parce que je suis si petite et si naine ?
Suis-je donc si petite, mât de cocagne ? dis,
suis-je donc si petite ? Je ne le suis pas assez cependant
pour que mes ongles ne puissent atteindre tes yeux.

HÉLÉNA

Par grâce, messieurs, bien que vous vous moquiez de moi,
empêchez-la de me faire mal. Je n'ai jamais été bourrue ;
je ne suis pas douée le moins du monde pour la violence.
Je suis une vraie fille pour la couardise.
Empêchez-la de me frapper. Vous pourriez croire peut-être

que, parce qu'elle est un peu plus petite que moi,
je puis lui tenir tête.

HERMIA

Plus petite ! vous l'entendez, encore !

HÉLÉNA

Bonne Hermia, ne soyez pas si amère contre moi.
Je vous ai toujours aimée, Hermia,
J'ai toujours gardé vos secrets, je ne vous ai jamais fait de mal ;
mon seul tort est, par amour pour Démétrius,
de lui avoir révélé votre fuite dans ce bois.
Il vous a suivie, je l'ai suivi par amour ;
mais il m'a chassée, il m'a menacée
de me frapper, de me fouler aux pieds, et même de me tuer.
Et maintenant, si vous voulez me laisser partir en paix,
je vais ramener ma folie à Athènes,
et je ne vous suivrai plus ; laissez-moi partir ;
vous voyez comme je suis simple, comme je suis sotte !

HERMIA

Eh bien, partez. Qui vous retient ?

HÉLÉNA

Un cœur insensé que je laisse derrière moi.

HERMIA

Avec qui ? avec Lysandre !

HÉLÉNA

Avec Démétrius.

LYSANDRE (*montrant Hermia*)

N'aie pas peur ; elle ne te fera pas de mal, Héléna.

DÉMÉTRIUS (*à Lysandre*)

Non, monsieur, non, quand vous prendriez son parti.

HÉLÉNA

Oh ! quand elle est fâchée, elle est rusée et maligne.
C'était un vrai renard quand elle allait à l'école ;
et, toute petite qu'elle est, elle est féroce.

HERMIA

Encore petite ! Toujours à parler de ma petitesse !
Souffrirez-vous donc qu'elle se moque ainsi de moi ?
Laissez-moi aller à elle.

LYSANDRE

Décampez, naine,
être minime, fait de l'herbe qui noue les enfants,
grain de verre, gland de chêne !

DÉMÉTRIUS (*montrant Héléna*)

Vous êtes par trop officieux
à l'égard d'une femme qui dédaigne vos services.
Laissez-la ; ne parlez plus d'Héléna ;
ne prenez pas son parti ; car, si tu prétends
lui faire jamais la moindre démonstration d'amour,
tu le paieras cher.

LYSANDRE

Maintenant qu'elle ne me retient plus,
suis-moi, si tu l'oses, et voyons qui,
de toi ou de moi, a le plus de droits sur Héléna.

DÉMÉTRIUS

Te suivre ? Non, je marcherai de front avec ta hure.
(*Sortent Lysandre et Démétri.*)

HERMIA

C'est vous, madame, qui êtes cause de tout ce tapage.
Çà, ne vous en allez pas.

HÉLÉNA

Je ne me fie pas à vous, moi ;
et je ne resterai pas plus longtemps dans votre maudite compagnie.
Pour une querelle, votre main est plus leste que la mienne ;
mais, pour courir, mes jambes sont les plus longues.
(*Elle sort.*)

HERMIA

Je suis ahurie, et ne sais que dire.
(*Elle sort en courant après Héléna.*)

OBÉRON (*à Puck*)

C'est ta faute ; tu fais toujours des méprises,
quand tu ne commets pas tes coquineries volontairement.

PUCK

Croyez-moi, roi des ombres, j'ai fait une méprise.
Ne m'avez-vous pas dit que je reconnaîtrais l'homme
à son costume athénien ?
Mon action est donc irréprochable, en ce sens
que c'est un Athénien dont j'ai humecté les yeux ;

et je suis satisfait du résultat, en ce sens
que leur querelle me paraît fort réjouissante.

OBÉRON

Tu vois, ces amoureux cherchent un lieu pour se battre :
dépêche-toi donc, Robin, assombris la nuit.
Couvre sur-le-champ la voûte étoilée
d'un brouillard accablant, aussi noir que l'Achéron,
et égare si bien ces rivaux acharnés,
que l'un ne puisse rencontrer l'autre.
Tantôt contrefais la voix de Lysandre,
en surexcitant Démétrius par des injures amères ;
et tantôt déblatère avec l'accent de Démétrius.
Va, écarte-les ainsi l'un de l'autre
jusqu'à ce que sur leur front le sommeil imitant la mort
glisse avec ses pieds de plomb et ses ailes de chauve-souris.
Alors, tu écraseras sur les yeux de Lysandre cette herbe,
dont la liqueur a la propriété spéciale
de dissiper toute illusion
et de rendre aux prunelles leur vue accoutumée.
Dès qu'ils s'éveilleront, toute cette dérision
leur paraîtra un rêve, une infructueuse vision ;
et ces amants retourneront à Athènes
dans une union qui ne finira qu'avec leur vie.
Tandis que je t'emploierai à cette affaire,
j'irai demander à ma reine son petit Indien ;
et puis je délivrerai ses yeux charmés
de leur passion pour un monstre, et la paix sera partout.

PUCK

Mon féérique seigneur, ceci doit être fait en hâte ;
car les rapides dragons de la nuit fendent les nuages à plein vol,
et là-bas brille l'avant coureur de l'aurore.
À son approche, les spectres errant çà et là
regagnent en troupe leurs cimetières : tous les esprits damnés,
qui ont leur sépulture dans les carrefours et dans les flots,
sont déjà retournés à leurs lits véreux.
Car, de crainte que le jour ne luise sur leurs fautes,
ils s'exilent volontairement de la lumière
et sont à jamais fiancés à la nuit au front noir.

OBÉRON

Mais nous, nous sommes des esprits d'un autre ordre :
souvent j'ai fait une partie de chasse avec l'amant de la matinée,
et, comme un garde forestier, je puis marcher dans les halliers
même jusqu'à l'instant où la porte de l'Orient, toute flamboyante,
s'ouvrant sur Neptune avec de divins et splendides rayons,

change en or jaune le sel vert de ses eaux.
Mais, pourtant, hâte-toi ; ne perds pas un instant ;
nous pouvons encore terminer cette affaire avant le jour.
(*Obéron sort.*)

PUCK

Par monts et par vaux, par monts et par vaux,
Je vais les mener par monts et par vaux ;
Je suis craint aux champs et à la ville ;
Lutin, menons-les par monts et par vaux.
En voici un.
(*Entre Lysandre.*)

LYSANDRE

Où es-tu, fier Démétrius ? parle donc à présent.

PUCK

Ici, manant, l'épée à la main et en garde. Où es-tu ?

LYSANDRE

Je suis à toi, dans l'instant.

PUCK

Suis-moi donc
sur un terrain plus égal.
(*Lysandre sort, comme guidé par la voix.*)
(*Entre Démétrius.*)

DÉMÉTRIUS

Lysandre ! parle encore.
Ah ! fuyard ! ah ! lâche, tu t'es donc sauvé !
Parle. Dans quelque buisson ? où caches-tu ta tête ?

PUCK

Ah ! lâche, tu jettes tes défis aux étoiles ;
tu dis aux buissons que tu veux te battre,
et tu ne viens pas ! Viens, poltron ; viens, marmouset ;
je vais te fouetter avec une verge. Il se déshonore,
celui qui tire l'épée contre toi.

DÉMÉTRIUS

Oui-dà ! es-tu là ?

PUCK

Suis ma voix ; nous verrons ailleurs si tu es un homme.
(*Ils sortent.*)
(*Revient Lysandre.*)

LYSANDRE

Il va toujours devant moi, et toujours il me défie ;
quand j'arrive où il m'appelle, il est déjà parti.
Le misérable a le talon plus léger que moi ;
je courais vite après, mais il fuyait plus vite,
et me voici engagé dans un chemin noir et malaisé.
Reposons-nous ici. Viens, toi, jour bienfaisant.

(Il se couche par terre.)

Car, dès que tu me montreras ta lueur grise,
je retrouverai Démétrius et je punirai son insolence.

(Il s'endort.)

(Puck et Démétrius reviennent.)

PUCK

Holà ! holà ! holà ! holà ! Lâche, pourquoi ne viens-tu pas ?

DÉMÉTRIUS

Attends-moi, si tu l'oses ; car je vois bien
que tu cours devant moi, en changeant toujours de place,
sans oser t'arrêter, ni me regarder en face.
Où es-tu ?

PUCK

Viens ici ; je suis ici.

DÉMÉTRIUS

Allons, tu te moques de moi. Tu me le paieras cher,
si jamais je revois ta face à la lumière du jour.
Maintenant, va ton chemin. La fatigue me force
à mesurer de ma longueur ce lit glacé...
Dès l'approche du jour, compte sur ma visite.

(Il se couche à terre et s'endort.)

(Entre Héléna.)

HÉLÉNA

Ô nuit accablante, ô longue et fastidieuse nuit,
abrège tes heures ! Au secours, clarté de l'Orient,
que je puisse, à la lumière du jour, retourner à Athènes,
loin de ceux qui détestent ma triste société !
Et toi, sommeil, qui parfois fermes les yeux de la douleur,
dérobe-moi un moment à ma propre société.

(Elle s'endort.)

PUCK

Rien que trois ! Allons, encore une !
Quatre feront deux couples.
La voici qui vient maussade et triste.

Cupidon est un mauvais garnement
De rendre ainsi folles de pauvres femmes.
(*Entre Hermia.*)

HERMIA

Jamais si fatiguée, jamais si malheureuse !
Trempee par la rosée, et déchirée par les ronces,
je ne puis me traîner ni aller plus loin ;
mes jambes ne peuvent plus marcher au pas de mes désirs.
Reposons-nous ici, jusqu'au point du jour.
Que le ciel protège Lysandre, s'ils veulent se battre.
(*Elle se couche.*)

PUCK

Sur le terrain
Dormez profondément.
Je vais appliquer
Sur vos yeux,
Doux amant, un remède,
Il exprime le jus d'une herbe sur l'œil de Lysandre.
Quand tu t'éveilleras,
Tu prendras
Un vrai plaisir
À revoir
Ta première amante.
Et le proverbe connu :
On prend son bien où on le trouve,
S'accomplira à ton réveil.
Jeannot aura sa Jeanneton ;
Rien n'ira de travers.
Chacun reprendra sa jument,
Et tout sera bien.
(*Sort Puck.*)
(*Démétrius, Lysandre, Héléna et Hermia restent endormis.*)
(*Entrent Titania et Bottom, entourés d'un cortège de fées ; Obéron, en arrière, invisible.*)

TITANIA (*à Bottom*)

Viens t'asseoir sur ce lit de fleurs,
que je caresse tes joues charmantes,
et que j'attache des roses musquées sur ta tête douce et lisse,
et que je baise tes belles longues oreilles, mon ineffable joie !

BOTTOM

Où est Fleur des Pois ?

FLEUR DES POIS

Me voici.

BOTTOM

Gratte-moi la tête, Fleur des Pois... Où est monsieur Toile d'Araignée ?

TOILE D'ARAIGNÉE

Me voici.

BOTTOM

Monsieur Toile d'Araignée, mon bon monsieur, prenez vos armes ; et tuez-moi cette abeille aux cuisses rouges au haut de ce chardon ; puis, apportez-moi son sac à miel, mon bon monsieur. Ne vous écorchez pas trop dans l'action, monsieur ; surtout, mon bon monsieur, ayez soin que le sac à miel ne crève pas. Il me répugnerait de vous voir inondé de miel, signor. Où est monsieur Grain de Moutarde ?

GRAIN DE MOUTARDE

Me voici.

BOTTOM

Donnez-moi une poignée de main, monsieur Grain de Moutarde. De grâce, pas de cérémonie, mon bon monsieur.

GRAIN DE MOUTARDE

Que m'ordonnez-vous ?

BOTTOM

Rien, mon bon monsieur, si ce n'est d'aider le cavalero Toile d'Araignée à me gratter. Il faut que j'aïlle chez le barbier, monsieur, car m'est avis que je suis merveilleusement poilu autour du visage ; et je suis un âne si délicat que, pour peu qu'un poil me démange, il faut que je me gratte.

TITANIA

Voyons, veux-tu entendre de la musique, mon doux amour ?

BOTTOM

J'ai l'oreille passablement bonne en musique ; qu'on nous donne la clef et les pincettes.

TITANIA

Dis-moi, doux amour, ce que tu désires manger.

BOTTOM

Ma foi, un picotin. Je mâcherais bien de votre bonne avoine bien sèche. M'est avis que j'aurais grande envie d'une botte de foin : du bon foin, du foin qui embaume, rien n'est égal à ça.

TITANIA

J'ai une fée aventureuse qui ira fouiller le magasin d'un écureuil et t'apportera des noix nouvelles.

BOTTOM

J'aimerais mieux une poignée ou deux de pois secs. Mais, je vous en prie, empêchez vos gens de

me déranger ; je sens venir à moi un accès de sommeil.

TITANIA

Dors, et je vais t'enlacer de mes bras.
Partez, fées, et explorez tous les chemins.
Les fées sortent.
Ainsi le chèvrefeuille, le chèvrefeuille embaumé
s'enlace doucement, ainsi le lierre femelle
s'enroule aux doigts d'écorce de l'orme.
Oh ! comme je t'aime ! comme je raffole de toi !

(Ils s'endorment.)

(Obébon s'avance. Entre Puck.)

OBÉRON

Bienvenue, cher Robin. Vois-tu ce charmant spectacle ?
Je commence maintenant à prendre en pitié sa folie.
Tout à l'heure, l'ayant rencontrée, en arrière du bois,
qui cherchait de suaves présents pour cet affreux imbécile,
je lui ai fait honte et me suis querellé avec elle.
Déjà, en effet, elle avait ceint les tempes velues du drôle
d'une couronne de fleurs fraîches et parfumées ;
et la rosée, qui sur leurs boutons
étalait naguère ses rondes perles d'Orient,
cachait alors dans le calice de ces jolies fleurettes
les larmes que lui arrachait leur disgrâce.
Quand je l'ai eu tancée tout à mon aise,
elle a imploré mon pardon dans les termes les plus doux.
Je lui ai demandé alors son petit favori ;
elle me l'a accordé sur-le-champ, et a dépêché une de ses fées
pour l'amener à mon bosquet dans le pays féerique.
Et maintenant que j'ai l'enfant, je vais mettre un terme
à l'odieuse erreur de ses yeux.

Toi, gentil Puck, enlève ce crâne emprunté
de la tête de ce rustre Athénien ;
afin que, s'éveillant avec les autres,
il s'en retourne comme eux à Athènes,
ne se rappelant les accidents de cette nuit
que comme les tribulations d'un mauvais rêve.
Mais d'abord je vais délivrer la reine des fées.

(Il touche les yeux de Titania avec une herbe.)

Sois comme tu as coutume d'être ;
Vois comme tu as coutume de voir ;
La fleur de Diane a sur la fleur de Cupidon
Cette influence et ce bienheureux pouvoir.
Allons, ma Titania ; éveillez-vous, ma douce reine.

TITANIA *(s'éveillant)*

Mon Obéron ! quelles visions j'ai vues !
il m'a semblé que j'étais amoureuse d'un âne.

OBÉRON

Voilà votre amant, par terre.

TITANIA

Comment ces choses sont-elles arrivées ?
Oh ! combien son visage est répulsif à mes yeux maintenant !

OBÉRON

Silence, un moment. Robin, enlève cette tête.
Titania, appelez votre musique ; et qu'elle frappe d'une léthargie, plus profonde
qu'un sommeil vulgaire, les sens de ces cinq êtres.

TITANIA

La musique ! holà ! une musique à enchanter le sommeil !

PUCK (*enlevant la tête d'âne de Bottom*)

Quand tu t'éveilleras, vois avec tes yeux d'imbécile.

OBÉRON

Résonnez, musique !
Une musique calme se fait entendre.
À Titania
Viens, ma reine, donne-moi la main,
et remuons sous nos pas le berceau de ces dormeurs.
Toi et moi, maintenant, nous sommes de nouveaux amis ;
demain, à minuit, nous exécuterons solennellement
des danses triomphales dans la maison du duc Thésée,
et par nos bénédictions nous y appellerons la plus belle postérité.
Là, ces deux couples d'amants fidèles seront
unis en même temps que Thésée, pour la joie de tous.

PUCK

Roi des fées, attention, écoute.
J'entends l'alouette matinale.

OBÉRON

Allons, ma reine, dans un grave silence,
Courons après l'ombre de la nuit.
Nous pouvons faire le tour du globe
Plus vite que la lune errante.

TITANIA

Allons, mon seigneur.
Dans notre vol,

Vous me direz comment, cette nuit,
J'ai pu me trouver ici endormie
Avec ces mortels, sur la terre.

(Ils sortent.)

(L'aube naît. On entend le son du cor.)

(Entrent Thésée, Hippolyte, Égée, et leur suite.)

THÉSÉE

Qu'un de vous aille chercher le garde-chasse ;
car maintenant notre célébration est accomplie ;
et, puisque nous avons à nous la matinée,
ma bien-aimée entendra la musique de mes limiers.
Découplez-les dans la vallée occidentale, allez :
dépêchez-vous, vous dis-je, et amenez le garde.
Nous, belle reine, nous irons au haut de la montagne
entendre le concert confus
de la meute et de l'écho.

HIPPOLYTE

J'étais avec Hercule et Cadmus un jour
qu'ils chassaient l'ours dans un bois de Crète
avec des limiers de Sparte. Je n'ai jamais entendu
de fracas aussi vaillant : car, non-seulement les halliers,
mais les cieux, les sources, toute la contrée avoisinante
semblaient se confondre en un cri. Je n'ai jamais entendu
un désaccord aussi musical, un si harmonieux tonnerre.

THÉSÉE

Mes chiens sont de la race spartiate : comme elle,
ils ont les larges babines, le poil tacheté, les oreilles
pendantes qui balaient la rosée du matin,
les jarrets tors, le fanon comme les taureaux de Thessalie.
Ils sont lents à la poursuite ; mais leurs voix réglées comme un carillon
se dégradent en gamme sonore. Jamais cri plus musical
ne fut provoqué, ne fut encouragé par le cor,
en Crète, à Sparte, ou en Thessalie.
Vous en jugerez en l'entendant.
Mais, doucement ! quelles sont ces nymphes ?

ÉGÉE

Monseigneur, c'est ma fille, endormie ici !
Et voici Lysandre ; voici Démétrius ;
voici Hélène, l'Hélène du vieux Nédar.
Je suis émerveillé de les voir ici ensemble.

THÉSÉE

Sans doute, ils se sont levés de bonne heure pour célébrer

la fête de mai ; et, sachant nos intentions,
ils sont venus ici honorer notre cérémonie.
Mais, dites-moi, Égée : n'est-ce pas aujourd'hui
qu'Hermia doit donner sa réponse sur le choix qu'elle fait ?

ÉGÉE

Oui, monseigneur.

THÉSÉE

Allez, dites aux chasseurs de les éveiller au son du cor.
Son du cor. Clameur derrière le théâtre. Démétrius, Lysandre, Hermia et Héléna s'éveillent et se lèvent.

THÉSÉE

Bonjour, mes amis. La Saint-Valentin est passée.
Les oiseaux de ces bois ne commencent-ils à s'accoupler que d'aujourd'hui ?

LYSANDRE

Pardon, monseigneur.
(*Tous se prosternent devant Thésée.*)

THÉSÉE

Levez-vous tous, je vous prie.
Je sais que, vous deux, vous êtes rivaux et ennemis :
d'où vient ce charmant accord
qui fait que la haine, éloignée de toute jalousie,
dort à côté de la haine, sans craindre d'inimitié ?

LYSANDRE

Monseigneur, je répondrai en homme ahuri,
à moitié endormi, à moitié éveillé. Mais je vous jure
que je ne pourrais pas dire vraiment, comment je suis venu ici.
Pourtant, à ce que je crois... car je voudrais dire la vérité,
oui, maintenant, je me le rappelle,
je suis venu ici avec Hermia : notre projet
était de quitter Athènes pour ne plus être
sous le coup de la loi athénienne.

ÉGÉE

Assez, assez !
(*À Thésée.*)
Monseigneur, vous en savez assez.
Je réclame la loi, la loi sur sa tête.
(*À Démétrius.*)

Ils voulaient se sauver ; ils voulaient, Démétrius,
nous frustrer tous deux,
vous, de votre femme, moi, dans ma décision

qu'elle serait votre femme.

DÉMÉTRIUS

Monseigneur, la belle Héléna m'a révélé leur évasion,
le dessein qui les amenait dans ce bois ;
et par fureur je les y ai suivis,
la belle Héléna me suivant par amour.
Mais, mon bon seigneur, je ne sais par quel pouvoir, *(un pouvoir supérieur, à coup sûr,)*
mon amour pour Hermia
s'est fondu comme la neige. Ce n'est plus pour moi maintenant
que le souvenir d'un vain hochet
dont je raffolais dans mon enfance ;
et maintenant toute ma foi, toute la vertu de mon cœur,
l'unique objet, l'unique joie de mes yeux,
c'est Héléna. C'est à elle, seigneur,
que j'étais fiancé avant de voir Hermia.
Elle me répugnait comme la nourriture à un malade :
mais, avec la santé, j'ai repris mon goût naturel.
Maintenant je la désire, je l'aime, j'aspire à elle,
et je lui serai fidèle à jamais.

THÉSÉE

Beaux amants, voilà une heureuse rencontre.
Nous entendrons tout à l'heure la suite de cette histoire.
Égée, je prévaudrai sur votre volonté ;
car j'entends que, dans le temple, en même temps que nous,
ces deux couples soient unis pour l'éternité.
Et, comme la matinée est maintenant un peu avancée,
nous mettrons de côté notre projet de chasse.
En route, tous, pour Athènes. Trois maris, trois femmes !
Nous aurons une fête solennelle.
Venez, Hippolyte.
(Sortent Thésée, Hippolyte, Egée et leur suite.)

DÉMÉTRIUS

Ces aventures me paraissent minimes et imperceptibles
comme les montagnes lointaines qui se confondent avec les nuages.

HERMIA

Il me semble que mes regards divergent
et que je vois double.

HÉLÉNA

Et moi aussi :
Démétrius me fait l'effet d'un bijou trouvé,
qui est à moi, et pas à moi.

DÉMÉTRIUS

Êtes-vous sûrs
que nous sommes éveillés ? Il me semble, à moi,
que nous dormons, que nous rêvons encore. Ne pensez-vous pas
que le duc était ici et nous a dit de le suivre ?

HERMIA

Oui ; et mon père, aussi.

HÉLÉNA

Et Hippolyte.

LYSANDRE

Et il nous a dit de le suivre au temple.

DÉMÉTRIUS

Vous voyez donc que nous sommes éveillés : suivons-le ;
et, chemin faisant, nous nous raconterons nos rêves.

(Ils sortent.)

(Au moment où ils sortent, Bottom s'éveille.)

BOTTOM

Quand ma réplique viendra, appelez-moi, et je répondrai ; ma prochaine est à très-beau Pyrame. Holà ! hé !... Pierre Lecoing ! Flûte, le raccommodeur de soufflets ! Groin, le chaudronnier ! Meurt de Faim ! Dieu me garde ! ils ont tous décampé en me laissant ici endormi ! J'ai eu une vision extraordinaire. J'ai fait un songe : c'est au-dessus de l'esprit de l'homme de dire ce qu'était ce songe. L'homme, qui entreprendra d'expliquer ce songe, n'est qu'un âne... Il me semblait que j'étais, nul homme au monde ne pourrait me dire quoi. Il me semblait que j'étais... et il me semblait que j'avais... Il faudrait être un fou à marotte pour essayer de dire ce qu'il me semblait que j'avais. L'œil de l'homme n'a jamais oui, l'oreille de l'homme n'a jamais vu rien de pareil ; la main de l'homme ne serait pas capable de goûter, sa langue de concevoir, son cœur de rapporter ce qu'était mon rêve. Je ferai composer par Pierre Lecoing une ballade sur ce songe : elle s'appellera le Rêve de Bottom, parce que ce rêve-là est sans nom ; et je la chanterai à la fin de la pièce, devant le duc. Et peut-être même, pour lui donner plus de grâce, la chanterai-je après la mort.

(Il sort.)

Scène VI

Athènes. Chez Lecoing.
Entrent Lecoing, Flûte, Groin et Meurt de faim.

LECOING

Avez-vous envoyé chez Bottom ? Est-il rentré chez lui ?

MEURT DE FAIM

On ne sait ce qu'il est devenu. Sans nul doute, il est enlevé.

FLÛTE

S'il ne vient pas, la représentation est dérangée. Elle ne peut plus marcher, pas vrai ?

LECOING

Impossible. Vous n'avez que lui, dans tout Athènes, capable de jouer Pyrame.

FLÛTE

Non ; c'est lui qui a tout simplement le plus d'esprit de tous les artisans d'Athènes.

LECOING

Oui, et puis c'est le vrai personnage du rôle : un parfait galant pour la douceur de la voix.

FLÛTE

Un parfait talent, vous devriez dire ! Un parfait galant, Dieu merci ! est un propre à rien.
(*Entre Étriqué.*)

ETRIQUÉ

Mes maîtres, le duc revient du temple, et il y a deux ou trois couples de seigneurs et de dames, mariés par dessus le marché : si nous avons pu donner notre divertissement, notre fortune à tous était faite.

FLÛTE

Où es-tu, Bottom, mou doux rodomont ? Tu as perdu un revenu de douze sous par jour ta vie durant ; tu ne pouvais pas échapper à douze sous par jour ; le duc t'aurait donné douze sous par jour pour avoir joué Pyrame, ou je veux être pendu ! Tu l'aurais bien mérité : douze sous par jour, pour Pyrame, c'était rien !
(*Entre Bottom...*)

BOTTOM

Où sont-ils, ces enfants ? où sont-ils, ces chers cœurs ?

LECOING

Bottom ! Ô le jour courageux ! ô l'heure fortunée !

BOTTOM

Mes maîtres, je suis un homme à vous raconter des merveilles ; mais ne me demandez pas ce que c'est : car, si je parle, je passerai pour le plus faux des Athéniens. Je vais vous dire exactement tout ce qui est arrivé.

LECOING

Nous t'écoutons, mon doux Bottom.

BOTTOM

Pas un mot de moi. Tout ce que je vous dirai, c'est que le duc a dîné : mettez vite votre costume, de bons cordons à vos barbes, des rubans neufs à vos escarpins. Rendons-nous immédiatement au palais ; que chacun repasse son rôle ; car, pour tout dire en un mot, notre pièce est agréée. En tout cas, que Thisbé ait du linge propre, et que celui qui joue le lion ne rogne pas ses ongles, car ils doivent s'allonger comme des griffes de lion. Maintenant, mes très-chers acteurs, ne mangez ni oignon ni ail, car nous avons à dire de suaves paroles, et je veux que notre auditoire ait notre comédie en bonne odeur. Assez causé ; partons, partons !

(Ils sortent.)

Scène VII

Athènes. Le palais de Thésée.
Entrent Thésée, Hippolyte, Philostrate, Seigneurs, suite.

HIPPOLYTE

C'est bien étrange, mon Thésée, ce que racontent ces amants.

THÉSÉE

Plus étrange que vrai. Je ne pourrai jamais croire
à ces vieilles fables, à ces contes de fée.
Les amoureux et les fous ont des cerveaux bouillants,
des fantaisies visionnaires qui perçoivent
ce que la froide raison ne pourra jamais comprendre.
Le fou, l'amoureux et le poète
sont tous faits d'imagination.
L'un voit plus de démons que le vaste enfer n'en peut contenir,
c'est le fou ; l'amoureux, tout aussi frénétique,
voit la beauté d'Hélène sur un front égyptien ;
le regard du poète, animé d'un beau délire,
se porte du ciel à la terre et de la terre au ciel ;
et, comme son imagination donne un corps
aux choses inconnues, la plume du poète
leur prête une forme et assigne au néant aérien
une demeure locale et un nom.
Tels sont les caprices d'une imagination forte :
pour peu qu'elle conçoive une joie,
elle suppose un messenger qui l'apporte.
La nuit, avec l'imagination de la peur,
comme on prend aisément un buisson pour un ours !

HIPPOLYTE

Oui, mais tout le récit qu'il nous ont fait de cette nuit,
de la transfiguration simultanée de toutes leurs âmes,
est plus convaincant que de fantastiques visions ;
il a le caractère d'une grande consistance,
tout étrange et tout merveilleux qu'il est.
(Entrent Lysandre, Démétrius, Hermia et Hélène.)

THÉSÉE

Voici venir nos amoureux pleins de joie et de gaieté.
Soyez joyeux, doux amis ! Que la joie et un amour toujours frais
fassent cortège à vos cœurs !

LYSANDRE

Qu'ils soient plus fidèles encore
à vos royales promenades, à votre table, à votre lit !

THÉSÉE

Voyons, maintenant. Quelles mascarades, quelles danses aurons-nous
pour passer ce long siècle de trois heures
qui doit s'écouler entre l'après-souper et le coucher ?
Où est l'intendant ordinaire de nos plaisirs ?
Quelles fêtes nous prépare-t-on ? N'a-t-on pas une comédie
pour soulager les angoisses d'une heure de torture ?
Appelez Philostrate.

PHILOSTRATE (*s'avançant*)

Me voici, puissant Thésée.

THÉSÉE

Dites-moi, quel amusement aurons-nous ce soir ?
quelle mascarade ? quelle musique ? Comment tromperons-nous
le temps paresseux, si ce n'est par quelque distraction ?

PHILOSTRATE

Voici le programme des divertissements déjà mûrs ;
que votre altesse choisisse celui qu'elle veut voir le premier.
(*Il donne un papier à Thésée.*)

THÉSÉE (*lisant*)

Le combat contre les Centaures, chanté
sur la harpe par un eunuque athénien.
Nous ne voulons pas de ça ; j'en ai fait le récit à ma bien-aimée,
à la gloire de mon parent Hercule.
L'orgie des Bacchantes ivres,
déchirant dans leur rage le chanfre de la Thrace.
C'est un vieux sujet ; il a été joué
la dernière fois que je suis revenu vainqueur de Thèbes.
Les neuf Muses pleurant la mort
De la science, récemment décédée dans la misère.
C'est quelque satire de critique mordante
qui ne convient pas à une cérémonie nuptiale.
Courte scène fastidieuse du jeune Pyrame
Et de son amante Thisbé ; farce très tragique
Farce et tragique ! fastidieuse et courte !
comme qui dirait de la glace chaude, de la neige la plus étrange.
Comment trouver l'accord de ce désaccord ? "

PHILOSTRATE

C'est une pièce longue d'une dizaine de mots, monseigneur.

Je n'en connais pas de plus courte.
Pourtant, monseigneur, elle est trop longue de dix mots ;
ce qui la rend fastidieuse ; car dans toute la pièce
il n'y a pas un mot juste ni un acteur capable.
Et puis, elle est tragique, mon noble seigneur ;
car Pyrame s'y tue.
Ce qui, à la répétition, je dois le confesser,
m'a fait venir les larmes aux yeux, des larmes plus gaies
que n'en a jamais versées le rire le plus bruyant.

THÉSÉE

Qui sont ceux qui la jouent ?

PHILOSTRATE

Des hommes à la main rude, des ouvriers d'Athènes,
qui jusqu'ici n'avaient jamais travaillé par l'esprit.
Ils ont chargé leur mémoire balbutiante
de cette pièce-là pour le jour de vos noces.

THÉSÉE

Nous allons l'entendre.

PHILOSTRATE

Non, mon noble seigneur,
elle n'est pas digne de vous ; je l'ai entendue d'un bout à l'autre,
et il n'y a rien là, rien du tout ;
à moins que vous ne vous amusiez de leurs efforts
extrêmement laborieux et des peines cruelles qu'ils se donnent
pour votre service.

THÉSÉE

Je veux entendre cette pièce ;
car il n'y a jamais rien de déplacé
dans ce que la simplicité et le zèle nous offrent.
Allez, introduisez-les. Et prenez vos places, mesdames.
(*Sort Philostrate.*)

HIPPOLYTE

Je n'aime pas à voir l'impuissance se surmener,
et le zèle succomber à la tâche.

THÉSÉE

Mais, ma charmante, vous ne verrez rien de pareil.

HIPPOLYTE

Il dit qu'ils ne peuvent rien faire en ce genre.

THÉSÉE

Nous n'en aurons que plus de grâce à les remercier de rien.
Nous nous ferons un plaisir de bien prendre leurs méprises :
là où un zèle malheureux est impuissant,
une noble bienveillance considère l'effort et non le talent.
Quand je suis revenu, de grands savants ont voulu
me saluer par des compliments prémédités :
alors, je les ai vus frissonner et pâlir,
s'interrompre au milieu des phrases,
laisser bâillonner par la crainte leur bouche exercée,
et, pour conclusion, s'arrêter court
sans m'avoir fait leur compliment. Croyez-moi, ma charmante,
ce compliment, je l'ai recueilli de leur silence même.
Et la modestie du zèle épouvanté
m'en dit tout autant que la langue bavarde
d'une éloquence impudente et effrontée.
Donc l'affection et la simplicité muettes
sont celles qui, avec le moins de mots, parlent le plus à mon cœur.
(*Entre Philostrate.*)

PHILOSTRATE

S'il plaît à votre altesse, le prologue est tout prêt.

THÉSÉE

Qu'il approche !
(*Fanfare de trompettes.*)
(*Entre le Prologue.*)

LE PROLOGUE

Si nous déplaisons, c'est avec intention...
De vous persuader... que nous venons, non pour déplaire,
Mais bien avec intention... de montrer notre simple savoir-faire,
Voilà le vrai commencement de notre fin.
Considérez donc que nous ne venons qu'avec appréhension
Et sans nulle idée de vous satisfaire...
Nous ferons tous nos efforts... Pour vous charmer
Nous ne sommes pas ici... Pour vous donner des regrets
Les acteurs sont tout prêts ; et par leur jeu
Vous apprendrez ce que vous devez apprendre.

THÉSÉE

Ce gaillard-là ne s'arrête pas à la ponctuation.

LYSANDRE

Il a monté son prologue comme un poulain sauvage, sans savoir l'arrêter. Bonne leçon, monseigneur ! Il ne suffit pas de parler, il faut bien parler.

HIPPOLYTE

Oui, vraiment, il a joué de son prologue comme un enfant du flageolet. Des sons, mais pas de mesure.

THÉSÉE

Son speech a été comme une chaîne embrouillée : rien n'y manquait, mais tout était en désordre. Qu'avons-nous ensuite ?

(Entrent Pyrame et Thisbé, le Mur, le Clair de Lune et le Lion, comme dans une pantomime.)

LE PROLOGUE

Gentils auditeurs, peut-être êtes-vous étonnés de ce spectacle ;

Restez-le donc jusqu'à ce que la vérité vienne tout expliquer.

Cet homme est Pyrame, si vous voulez le savoir.

Cette belle dame est Thisbé : c'est évident.

Cet homme, avec son plâtre et sa chaux, représente

Un mur, cet ignoble mur qui séparait nos amants :

C'est à travers ses fentes que ces pauvres âmes sont réduites

À chuchoter. Que nul ne s'en étonne.

Cet homme, avec sa lanterne, son chien et son fagot d'épines,

Représente le Clair de Lune : car, si vous voulez le savoir,

Devant le clair de lune, nos amants ne se font pas scrupule

De se rencontrer à la tombe de Ninus pour s'y... pour s'y faire la cour.

Cette affreuse bête qui a nom lion,

Une nuit que la confiante Thisbé arrivait la première,

La fit fuir de peur, ou plutôt d'épouvante.

Comme elle se sauvait, Thisbé laissa tomber sa mante

Que cet infâme lion souilla de sa dent sanglante.

Bientôt arrive Pyrame, charmant jouvenceau, très grand ;

Il trouve le cadavre de la mante de sa belle.

Sur quoi, de sa lame, de sa sanglante et coupable lame,

Il embroche bravement son sein d'où le sang bouillonne.

Alors, Thisbé, qui s'était attardée à l'ombre d'un mûrier,

Prend la dague, et se tue. Pour tout le reste,

Le Lion, le Clair de Lune, le Mur et les deux amants

Vous le raconteront tout au long quand ils seront en scène.

(Sortent le Prologue, Thisbé, le Lion et le Clair de Lune.)

THÉSÉE

Je me demande si le lion doit parler.

DÉMÉTRIUS

Rien d'étonnant à cela, monseigneur ; un lion peut bien parler, quand il y a tant d'ânes qui parlent.

LE MUR

Dans cet intermède, il arrive

Que moi, dont le nom est Groin, je représente un mur,

Mais un mur, je vous prie de le croire,

Percé de lézardes ou de fentes,
À travers lesquelles les amants, Pyrame et Thisbé,
Se sont parlé bas souvent très-intimement.
Cette chaux, ce plâtras et ce moellon vous montrent
Que je suis bien un mur. C'est la vérité.
Et c'est à travers ce trou-ci qu'à droite et à gauche
Nos amants timides doivent se parler bas.

THÉSÉE

Peut-on désirer que de la chaux barbue parle mieux que ça ?

DÉMÉTRIUS

C'est la cloison la plus spirituelle que j'aie jamais ouïe discourir, monseigneur.

THÉSÉE

Voilà Pyrame qui s'approche du Mur. Silence !

(Entre Pyrame.)

PYRAME

Ô nuit horrible ! ô nuit aux couleurs si noires !

Ô nuit qui es partout où le jour n'est pas !

Ô nuit : ô nuit ! hélas ! hélas ! hélas !

Je crains que ma Thisbé n'ait oublié sa promesse !

Et toi, ô Mur, ô doux, ô aimable Mur,

Qui te dresses entre le terrain de son père et le mien,

Mur, ô Mur, ô doux et aimable Mur,

Montre-moi ta fente que je hasarde un œil à travers.

Le mur étend la main.

Merci, Mur courtois ! Que Jupiter te protège !

Mais que vois-je ? je ne vois pas Thisbé.

Ô méchant Mur, à travers lequel je ne vois pas mon bonheur,

Maudites soient tes pierres de m'avoir ainsi déçu !

THÉSÉE

Maintenant, ce me semble, c'est au Mur, puisqu'il est doué de raison, à riposter par des malédictions.

PYRAME *(s'avançant vers Thésée)*

Non, vraiment, monsieur ; ce n'est pas au tour du Mur. Après ces mots : m'avoir ainsi déçu, vient la réplique de Thisbé ; c'est elle qui doit paraître, et je dois l'épier à travers le Mur. Vous allez voir, ça va se passer exactement comme je vous ai dit... La voilà qui arrive.

(Entre Thisbé.)

THISBÉ

Ô Mur, que de fois tu m'as entendu gémir

De ce que tu me séparais de mon beau Pyrame !

Que de fois mes lèvres cerises ont baisé tes pierres,

Tes pierres cimentées de chaux et de poils !

PYRAME

J'aperçois une voix ; allons maintenant à la crevasse,
Pour voir si je n'entendrai pas la face de ma Thisbé !
Thisbé !

THISBÉ

Mon amour ! c'est toi, je crois, mon amour ?

PYRAME

Crois ce que tu voudras ; je suis sa grâce ton amoureux :
Toujours fidèle comme Liandre.

THISBÉ

Et moi comme Hélène, jusqu'à ce que le destin me tue !

PYRAME

Shaphale ne fut pas si fidèle à Procrus !

THISBÉ

Autant Shaphale le fut à Procrus, autant je te le suis.

PYRAME (*collant ses lèvres aux doigts du mur*)

Oh ! baise-moi à travers le trou de ce vil Mur !

THISBÉ (*collant ses lèvres de l'autre côté*)

C'est le trou du Mur que je baise, et non vos lèvres.

PYRAME

Veux-tu me rejoindre immédiatement à la tombe de Nigaud ?

THISBÉ

Morte ou vive, j'y vais sans délai.

LE MUR (*baissant le bras*)

Ainsi, j'ai rempli mon rôle, moi, le Mur :

Et, cela fait, le Mur s'en va.

(*Sortent le Mur, Pyrame et Thisbé.*)

THÉSÉE

Maintenant, le mur qui séparait les deux amants est à bas.

DÉMÉTRIUS

Pas de remède à ça, monseigneur, quand les murs ont des oreilles.

HIPPOLYTE

Voilà le plus stupide galimatias que j'aie jamais entendu.

THÉSÉE

La meilleure œuvre de ce genre est faite d'illusions ; et la pire n'est pas pire quand l'imagination y supplée.

HIPPOLYTE

Alors ce n'est plus l'imagination de l'auteur, c'est la vôtre.

THÉSÉE

Si nous ne pensons pas plus de mal de ces gens-là qu'ils n'en pensent eux-mêmes, ils pourront passer pour excellents. Mais voici deux nobles bêtes, une lune et un lion.

(Entrent le Lion et le Clair de Lune.)

LE LION

Mesdames, vous dont le gentil cœur s'effraie
De la souris la plus monstrueusement petite qui trotte sur le parquet,
Vous pourriez bien ici frissonner et trembler
En entendant un lion féroce rugir avec la rage la plus farouche.
Sachez donc que je suis Étriqué le Menuisier,
Un lion terrible, non, pas plus qu'une lionne ;
Car, si je venais comme lion chercher querelle
En ce lieu, ce serait au péril de ma vie.

THÉSÉE

Une bien gentille bête et une bonne âme !

DÉMÉTRIUS

La meilleure âme de bête que j'aie jamais vue, monseigneur.

LYSANDRE

Ce lion est un vrai renard pour la valeur.

THÉSÉE

Oui, et une oie pour la prudence.

DÉMÉTRIUS

Non pas, monseigneur ; car sa valeur ne peut emporter sa prudence, et un renard peut emporter une oie.

THÉSÉE

Sa prudence, j'en suis sûr, ne peut pas emporter sa valeur ; car l'oie n'emporte pas le renard. C'est bien. Laissez-le à sa prudence et écoutons la lune.

LA LUNE

Cette lanterne vous représente la lune et ses cornes...

DÉMÉTRIUS (*l'interrompant*)

Il aurait dû porter les cornes sur sa tête.

THÉSÉE

Ce n'est pas un croissant, c'est une pleine lune où les cornes sont invisibles.

LA LUNE (*reprenant*)

Cette lanterne vous représente la lune et ses cornes,
Et moi-même je suis censé être l'homme qu'on voit dans la lune.

THÉSÉE

Voilà la plus grande de toutes les bêtises. L'homme aurait dû se mettre dans la lanterne. Sans cela, comment peut-il être l'homme qu'on voit dans la lune ?

DÉMÉTRIUS

Il n'ose pas s'y mettre à cause du lumignon ; tenez, voyez-vous, le voilà déjà qui prend feu.

HIPPOLYTE

Cette lune-là m'ennuie. Je demande un changement de lune.

THÉSÉE

À en juger par son peu de lumière, elle est sur son déclin. Pourtant, par courtoisie, et en toute équité, laissons-lui prendre son temps.

LYSANDRE

Continue, Lune !

LA LUNE

Tout ce que j'ai à vous dire, c'est pour vous déclarer que cette lanterne est la lune ; que moi, je suis l'homme dans la lune ; que ce fagot d'épines est mon fagot d'épines ; et que ce chien est mon chien.

DÉMÉTRIUS

Eh bien, tout ça devrait être dans la lanterne, puisque tout ça est dans la lune. Mais silence, voici venir Thisbé.

(*Entre Thisbé.*)

THISBÉ

Voici la tombe du vieux Nigaud ; où est mon amour ?

LE LION (*rugissant*)

Ho !

(*Thisbé se sauve en laissant tomber son manteau.*)

DÉMÉTRIUS

Bien rugi, lion !

THÉSÉE

Bien couru, Thisbé !

HIPPOLYTE

Bien luit, Lune... Vraiment, la lune luit de fort bonne grâce.
(Le Lion déchire le manteau de Thisbé.)

THÉSÉE

Bien griffé, lion !
(Le Lion sort.)

DÉMÉTRIUS

Et, sur ce, voici Pyrame qui vient.

LYSANDRE

Et la lune qui s'éclipse.
(Entre Pyrame.)

PYRAME

Douce lune, merci de tes rayons solaires.
Merci, lune, de briller maintenant avec tant d'éclat,
Car, à la clarté dorée de tes torrents lumineux,
J'espère savourer la vue de la très-fidèle Thisbé.
Mais, arrêtons !
Ô douleur !
Mais, regardons ! Pauvre chevalier,
Quel malheur affreux !
Yeux, voyez-vous ?
Est-il possible ?
Ô poule mignonne ! ô chère !
Eh quoi ! ton manteau, le meilleur !
Teint de sang ?
Approchez, furies cruelles !
Ô Parques, venez ! venez !
Tranchez le gros fil de mes jours !
Frappez, écrasez, achevez, massacrez-moi !

THÉSÉE

Cette émotion causée par la mort d'une amie chère pourrait presque donner l'air triste à un homme.

HIPPOLYTE

Maudit soit mon cœur, si je ne le plains pas !

PYRAME

Ô nature ! pourquoi créas-tu des lions ?
Puisqu'un lion infâme a défloré ici ma bien-aimée,
Laquelle est, non, non ! laquelle était la plus belle dame
Qui ait vécu, aimé d'amour et d'amitié, et porté visage

Venez, larmes, consommez-moi !
Dehors épée, et blesse
Le téton de Pyrame :
Oui, ce téton gauche,
Où le cœur gambade.
Ainsi je meurs, ainsi, ainsi, ainsi !
Maintenant me voilà mort,
Maintenant me voilà parti.
Mon âme est dans le ciel,
Langue, perds ta lumière !
Lune, prends la fuite !
Et maintenant vous voyez un décédé !
Pyrame tombe en mourant.
Le Clair de Lune sort.

DÉMÉTRIUS

Je vois le décès, mais je ne vois pas le dé. En tout cas, c'est un as qui retourne, car il est tout seul.

LYSANDRE

Alors, c'est un as à sein ; car il se l'est percé.

THÉSÉE

Un chirurgien qui le guérirait n'en ferait pas un as saillant.

HIPPOLYTE

Comment se fait-il que la lune soit partie avant que Thisbé soit venue et ait retrouvé son amant ?

THÉSÉE

Elle le retrouvera à la clarté des étoiles. La voici ; et sa douleur va terminer la pièce.
(*Entre Thisbé.*)

HIPPOLYTE

À mon avis, elle ne doit pas avoir une longue douleur pour un pareil Pyrame. J'espère qu'elle sera brève.

DÉMÉTRIUS

Qui vaut le mieux de Pyrame ou de Thisbé ? Un fétu ferait pencher la balance.

LYSANDRE

Elle l'a déjà aperçu avec ces beaux yeux-là.

DÉMÉTRIUS

Et voici qu'elle va gémir ; écoutez !

THISBÉ

Endormi, mon amour ?
Quoi, mort, mon tourtereau ?

Ô Pyrame, lève-toi !
Parle, parle. Tout à fait muet ?
Mort ! mort ! Une tombe
Devra recouvrir tes yeux charmants.
Ces lèvres de lis,
Ce nez cerise,
Ces joues jaunes comme la primevère,
Tout cela n'est plus, n'est plus !
Amants, gémissiez !
Ses yeux étaient verts comme des poireaux !
Ô vous, les trois sœurs,
Venez, venez à moi,
Avec vos mains pâles comme le lait.
Trempez-les dans le sang,
Puisque vous avez tondu
De vos ciseaux son fil de soie.
Plus un mot, ma langue !
Viens, fidèle épée ;
Viens, lame, plonge-toi dans mon sein ;
Et adieu, amis.
Ainsi Thisbé finit.
Adieu, adieu, adieu !
(Elle se frappe et meurt.)

THÉSÉE

Le Clair de Lune et le Lion sont restés pour enterrer les morts.

DÉMÉTRIUS

Oui, et le Mur aussi.

BOTTOM *(se relevant)*

Non, je vous assure ; le Mur qui séparait leur père est à bas. Voulez-vous voir l'épilogue, ou aimez-vous mieux entendre une danse bergamasque, dansée par deux comédiens de notre troupe ?

THÉSÉE

Pas d'épilogue, je vous prie ; car votre pièce n'a pas besoin d'apologie. Vous n'avez rien à excuser ; car, quand tous les acteurs sont morts, il n'y a personne à blâmer. Morbleu, si celui qui a écrit cette pièce avait joué Pyrame et s'était pendu à la jarrettière de Thisbé, cela aurait fait une belle tragédie ; telle qu'elle est, c'en est une fort belle, et jouée très-remarquablement. Mais, voyons votre bergamasque, et laissez là votre épilogue.

Ici une danse de clowns.

La langue de fer de minuit a compté douze.

Amants, au lit ! voici presque l'heure des fées.

Je crains bien que, la matinée prochaine, notre sommeil ne se prolonge autant que, cette nuit, se sont prolongées nos veilles.

Cette grosse farce nous a bien trompés
sur la marche lente de la nuit. Doux amis, au lit !

Célébrons pendant quinze jours cette solennité
au milieu des fêtes nocturnes et de plaisirs toujours nouveaux.
(*Tous sortent.*)

Scène VIII

Le vestibule du palais.
Entre Puck.

PUCK

Voici l'heure où le lion rugit,
Où le loup hurle à la lune,
Tandis que le lourd laboureur ronfle,
Accablé de sa pénible tâche.
Voici l'heure où les torches pétillent en s'éteignant,
Tandis que la chouette, par sa huée éclatante,
Rappelle au misérable, sur son lit de douleur,
Le souvenir du linceul.
Voici l'heure de la nuit
Où les tombes, toutes larges béantes,
Laissent chacune échapper leur spectre,
Pour qu'il erre par les chemins de l'Église.
Et nous, fées, qui courons
Avec le char de la triple Hécate,
Fuyant la présence du soleil
Et suivant l'ombre comme un rêve,
Nous voici en liesse. Pas une souris
Ne troublera cette maison sacrée.
Je suis envoyé en avant, avec un balai,
Pour en chasser la poussière derrière la porte.
(Entrent Obéron et Titania, avec leur cortège de fées.)

OBÉRON

Faites en cette maison rayonner la lumière
Du foyer mort ou assoupi ;
Que tous les elfes et les esprits féeriques
Gambadent aussi légers que l'oiseau sur l'épine,
Et chantent avec moi une ariette,
En dansant légèrement.

TITANIA

Redites d'abord la chanson par cœur.
Sur chaque parole nous fredonnerons une note
En nous tenant par la main avec la grâce féerique,
Et nous bénirons ces lieux.
(chanson et danse.)

OBÉRON

Maintenant, jusqu'à la pointe du jour,
Que chaque fée erre dans le palais de Thésée.
Nous irons, nous, au plus beau lit nuptial,
Et nous le bénirons,
Et la famille engendrée là
Sera toujours heureuse.
Désormais ces trois couples
S'aimeront toujours fidèlement ;
Et les stigmates de la nature
Ne s'attacheront pas à leur famille.
Ni verrue, ni bec de lièvre, ni cicatrice,
Nulle de ces marques néfastes qui
Flétrissent la nativité,
Ne sera sur leurs enfants.
Fées, répandez partout
La rosée sacrée des champs ;
Et bénissez chaque chambre,
En remplissant ce palais de la paix la plus douce.
Que la sécurité y règne à jamais
Et que le maître en soit béni !
Filons ;
Ne nous arrêtons pas ;
Et retrouvons-nous à la pointe du jour.
(Sortent Titania et Obéron, avec leur cortège.)

PUCK *(aux spectateurs)*

Ombres que nous sommes, si nous avons déplu,
figurez-vous seulement *(et tout sera réparé)*
que vous n'avez fait qu'un somme,
pendant que ces visions vous apparaissaient.
Ce thème faible et vain, qui ne contient pas plus qu'un songe,
gentils spectateurs, ne le condamnez pas ;
nous ferons mieux, si vous pardonnez. Oui, foi d'honnête Puck,
si nous avons la chance imméritée
d'échapper aujourd'hui au sifflet du serpent,
nous ferons mieux avant longtemps,
ou tenez Puck pour un menteur.
Sur ce, bonsoir, vous tous.
Donnez-moi toutes vos mains, si nous sommes amis,
et Robin prouvera sa reconnaissance.
(Sort Puck.)